Série-Roman. — N° 23. N° 58. — 11 Avril 1914

La Petite Illustration

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUEES DANS LES THÉATRES DE PARIS

MYRIAM HARRY

LA PETITE FILLE DE JÉRUSALEM



TROISIÈME PARTIE

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL
(L'Illustration et La Petite Illustration réunies)

France et Colonies. . . . 40 francs — Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

TARIF DE LA PUBLICITÉ
DE

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN-THÉATRE

TIRAGE: 135.000 Exemplaires par Semaine

	Hauteur	Largeur		
Un huitième de page	**55** m/m	**75** m/m	....	**225 francs**
Un quart de page	**120** m/m	**75** m/m	....	**400** —
Une demi-page	**120** m/m	**162** m/m	....	**700** —
Une page	**260** m/m	**170** m/m	....	**1.200** —
2 pages (dans l'année)	**260** m/m	**170** m/m	**la page**	**1.000** —
6 pages (dans l'année)	**260** m/m	**170** m/m	**la page**	**800** —

Page de dos de couverture, mêmes prix que ci-dessus, plus une indemnité de 500 francs pour frais d'impression si l'on demande le tirage en deux couleurs.

(Un cliché de chaque couleur devra être livré au moins un mois d'avance.)

Afin de ne pas nuire à l'aspect des pages d'annonces de ce supplément, *L'Illustration* se réserve le droit de refuser ou de suspendre toute insertion dont le texte, les dispositions typographiques ou les produits annoncés ne lui conviendraient pas.

Actuellement, l'exclusivité est donnée à la Maison Michelin pour les pneumatiques et industries similaires.

Ce supplément étant encarté dans tous les numéros (sauf celui de Noël) son tirage est donc absolument le même que celui de L'Illustration, *et sa publicité présente de ce fait les mêmes avantages.*

Avantages accordés aux Maisons faisant des Annonces dans L'ILLUSTRATION

Toute personne faisant au moins une page ou 500 lignes d'insertions dans *L'Illustration* (en une année) pourra, pendant le cours de son traité, pour les annonces qu'elle donnera à ***La Petite Illustration***, profiter du tarif dégressif ci-après, sans être obligée pour cela au minimum d'insertions exigé pour les contrats ne concernant que ***La Petite Illustration***.

Exemple :

Si le traité pour *L'Illustration* est d'une page ou 500 lignes par an, c'est le tarif d'une page qui sera appliqué à ***La Petite Illustration* :**

Soit un huitième de page ...	**150 francs.**	**Une demi-page**	**600 francs.**
un quart de page	**300** —	**Une page**	**1.200** —

Si le traité est de 2 pages ou 1.000 lignes en une année, c'est le tarif de 2 pages qui sera appliqué :

Soit un huitième de page ...	**125 francs.**	**Une demi-page**	**500 francs.**
un quart de page	**250** —	**Une page**	**1.000** —

Si le traité est de 6 pages dans l'année, c'est le tarif de 6 pages qui sera appliqué :

Soit un huitième de page ...	**100 francs.**	**Une demi-page**	**400 francs.**
un quart de page	**200** —	**Une page**	**800** —

AVIS IMPORTANT

Les clichés devront être, pour la bonne harmonie des pages de publicité, **exactement du format** indiqué sur notre tarif.

Les textes à composer, accompagnés des **clichés typographiques,** devront nous parvenir **au moins trois semaines** avant la date de leur insertion.

Les clichés en **similigravure** devront être exécutés en trame **N° 100.**

L'Art chez Soi

HARMONIE ET PROPORTIONS (1) *(Suite)*

Beaucoup d'entre nous s'imaginent volontiers que, pour avoir un intérieur digne d'intérêt, il suffit de s'inspirer d'un style, de faire copier des meubles et de les appliquer tels quels. C'est là une grave erreur, car les divers meubles qui composaient les ensembles du XVIIIe siècle dont certains spécimens sont parvenus jusqu'à nous devaient — en dehors de leur valeur artistique intrinsèque — leur renommée de beaux meubles non seulement à l'harmonie de leurs proportions, mais encore aux milieux pour lesquels ils avaient été créés, car, mis en place, ils devaient certainement gagner en munificence et en beauté.

L'engouement pour le Louis XVI qui reste certainement un style très noble et parfaitement équilibré peut, lui-même, lui si tranquille et si harmonieux de proportions, créer des ensembles désagréables. C'est donc qu'en dehors de la beauté du meuble et de la richesse des matières qui le composent, il y a autre



Document Gouffé jeune.

COIN DE STUDIO DE STYLE ANGLAIS



Document Gouffé jeune.

AUTRE ASPECT DU STUDIO DE STYLE ANGLAIS

chose qui est aussi indispensable à l'harmonie d'un intérieur qu'à la composition d'un tableau ou de toute autre œuvre d'art : ce sont les proportions et les couleurs.

C'est ce qui explique que beaucoup de personnes ne parviendront pas, tout en dépensant beaucoup d'argent, à meubler avec goût et avec précision un intérieur, alors que d'autres avec beaucoup moins d'argent arriveront à de très heureux résultats.

Bien que tout le monde aime son chez soi, bien que tout le monde soit susceptible, en imagination, de se représenter des groupements heureux, il en est beaucoup qui, du fait de leur situation ou de leurs occupations — et ceci sans leur contester aucunement un naturel artistique — feront toujours des fautes lorsqu'il s'agira de décorer spontanément un appartement ou une maison.

La cause en est à ce que leur œil manque d'une certaine éducation et que leur sens décoratif n'est pas suffisamment développé.

Tout le monde naît avec un sens artistique plus ou moins étendu, mais qui est susceptible de s'affiner suivant l'ambiance et les milieux dans lesquels on vit.

Il est certain que les peintres, qui, du fait de leur profession ont un sentiment très approfondi des proportions et des couleurs, sont plus naturellement disposés à créer dans leur intérieur des ensembles d'un effet heureux et juste. Il y a évidemment des exceptions, mais il est à remarquer que, dans beaucoup d'ateliers d'artistes, même très pauvres, il se dégage toujours une note harmonieuse et agréable.

Souvent cette note agréable, cet accent harmonieux, dépendent d'un vase contenant une fleur, d'un heureux effet obtenu au moyen d'une étoffe de jolie couleur, mais surtout de l'habileté à mettre en valeur le moindre objet.

Si j'ai insisté sur ce point, c'est pour prouver que même là où il y a pénurie de matière à décoration, on peut toujours arriver à obtenir un résultat heureux.

(A suivre.)

(1) Voir le numéro de *La Petite Illustration* du 14 mars 1914.



A l'entrée de la basilique, des soldats et des gardiens turcs...

XIV

Après le jour de l'an, Elisabeth ne retourna plus à l'école allemande. Siona put donc prendre possession de l'âne tout entier, en amazone. Comme le consulat britannique s'était aussi transporté hors des remparts, Freddy Moore, également à bourricot, chevauchait de compagnie avec Siona.

Ils s'exerçaient à toutes sortes de sports, au lancement de la fronde contre les salamandres et les vautours; ils décapitaient au vol, d'un seul coup de cravache, les chardons bleus; ils faisaient de la haute école, galopant debout sur leur selle, ou bien, tournant sur les sangles, ils ramassaient des pierres comme les cavaliers des fantasias.

Mais leur principal plaisir consistait à passer, dans une ruelle du quartier musulman, sous une longue voûte obscure, à demi comblée par des détritus et si basse qu'il fallait se coucher en avant pour ne pas frôler le plafond tapissé de chauves-souris. Freddy prenait Siona par la taille, et, étrier contre étrier, piquant leurs ânes, ils fonçaient dans la nuit inquiétante, tandis que Fred poussait des cris sauvages, et que, épouvanté, le sombre peuple velu tournoyait autour d'eux. Avec

une peur délicieuse, Siona s'imaginait être une princesse ensorcelée qu'un prince charmant et courageux délivre du royaume des ombres...

Pour revenir de l'école, ils prenaient un chemin différent. Au lieu de sortir par la porte de Damas, ils traversaient en sens contraire le vieux quartier de Mauristan jadis habité par les chevaliers de Rhodes et de Malte, puis, par une méfiante poterne, ils débouchaient sur l'enceinte du Golgotha et la basilique du Saint-Sépulcre, dressée comme une forteresse au fond de son parvis. En face, quarante gradins montaient vers le souk des peintres d'icones, pour rejoindre la rue des Chrétiens.

C'était encore un de leurs exploits préférés que d'escalader à dos d'âne ces quarante pieuses marches, envahies sans cesse par une foule de pèlerins et de touristes que l'apparition de ces cavaliers profanes affolait.

Quelquefois, les deux amis s'arrêtaient en bas, à la poterne blindée. Ils attachaient leurs montures et allaient flâner sur l'antique place où s'entassaient pêle-mêle, à même le sol, comme au temps du Christ, toutes sortes de marchands et de marchandises. Aujourd'hui, ce sont principalement des roses de Jéricho, des couronnes d'épines, des icones de plâtre, des chemises et bonnets de mort, des billets d'entrée au paradis, toutes ces pauvres choses marchandées interminablement avec une âpre ferveur par les humbles pèlerins slaves...

Siona et Fred s'amusaient de ces graves discussions autour de ces misérables emplettes; mais la petite Orientale aimait surtout à s'attarder devant le stock des bracelets en verre fabriqués à Hébron et que des femmes aux costumes bizarres, Druses, Maronites, Serbes, Bulgares, achetaient par centaines, enfilés sur une corde. Parfois, Freddy jouait au pacha généreux. Il lançait quelques *paras* sur les dalles; Siona glissait ses menottes dans les étroits anneaux et emportait à ses bras toute une musique de cristal.

A l'entrée de la basilique, des soldats et des gardiens turcs fumaient des narghilés en jouant aux échecs. Reconnaissant le fils du consul britannique, ils se levaient pour le saluer. Tout de suite en face du portail se trouvait la « pierre de l'onction », luisante de larmes et de baisers millénaires, couronnée par des festons de lampes sauvages en œufs d'autruche orfévrés. Derrière, des couloirs tournaient, à gauche, à droite, vers des kiosques, des chapelles, des cryptes, enclavés comme des joyaux dans l'immense et barbare cité de la basilique.

A vrai dire, Siona ne se rendait pas compte qu'elle parcourait avec cette désinvolture le plus ancien sanctuaire de la chrétienté, l'église du Saint-Sépulcre, pour laquelle, durant des siècles, l'Occident et l'Orient s'étaient entre-tués. Freddy Moore prétendait que ces bâtisses hétéroclites lui rappelaient l'Exposition universelle de Londres qu'il avait visitée l'année précédente: voici le pavillon latin — France, Espagne, Italie — voici celui des Russes, le stand des Coptes, le comptoir des Grecs, le store des Arméniens et des Abyssins — chacun avec sa spécialité, son article de choix — sa relique, son miracle ou sa station de la croix. Freddy disait qu'il venait se promener là pour apprendre la géographie et voir ce qu'il aurait à conquérir pour l'Angleterre quand il serait officier de la « Colonial Artillery ». Et Siona croyait aveuglément les explications de son futur héros.

Au milieu de la basilique, sous le grand dôme, s'élevait tout petit, tout perdu, un kiosque en marbre blanc. Celui-là était international; il appartenait à tous les rites. On y pénétrait par une étroite porte basse, et l'on pouvait à peine s'y tenir à deux. Une odeur de rose, de cierge et de sueur vous suffoquait. C'était le Saint-Sépulcre lui-même, le tombeau du Christ. Mais Siona ne comprenait pas comment Jésus possédait ce caveau de riche, revêtu d'or et de pierreries, et devant ce monument le plus sacré du monde la petite fille de Jérusalem n'éprouvait aucune émotion.

Dans une des parois de marbre se découpait deux trous ronds. Freddy lui expliquait que cela ressemblait aux hublots des navires qui vous transportent en

Europe, et que c'était par ces ouvertures que le samedi saint l'évêque du Feu faisait passer l'étincelle sacrée à laquelle tous les pèlerins allument plus tard leur lampe d'icone.

— *That's all rubbisch.* (Tout cela, c'est des bêtises!)

Et il entraînait Siona par un sombre couloir vers la crypte où sainte Hélène avait découvert la vraie Croix. Là, il n'y avait presque jamais personne, et les dalles de marbre un peu rugueuses se prêtaient particulièrement bien au jeu des billes. Freddy en avait toujours ses poches gonflées. Quelquefois, on rencontrait là d'autres camarades de l'école allemande qui venaient en passant s'y amuser aussi. On jouait alors à cache-cache, aux brigands, aux explorateurs (les méandres et les pénombres des couloirs favorisaient ces jeux) ou bien encore au jeu des « pèlerins de pénitence », pèlerins que les enfants avaient vus le vendredi saint se traîner dans la Voie douloureuse ou faire le tour des remparts. En guise de couronne d'épines, on se ceignait le front d'un mouchoir, on se tenait courbé sous sa règle d'écolier qui figurait la croix, et, pieds nus, on marchait en gémissant sur les billes et sur des bouts de mosaïque ramassés dans les coins.

Mais, quand un pope survenait, les enfants s'envolaient, chaussures en mains, comme des moineaux. Sautant gaiement sur leurs selles, Freddy et Siona montaient les quarante marches du Golgotha, que des pèlerins descendaient, des pèlerins hâves, misérables, pressés, et si perdus en leur rêve divin, qu'ils ne voyaient rien devant eux et qu'il fallait plusieurs fois leur crier au visage: « *Balek!* » pour ne pas les bousculer.

— Ce sont les clients de l'Exposition universelle, dit en riant Siona.

Et c'est, peut-être, à cause de sa grande familiarité avec les lieux saints que la petite fille de Jérusalem croissait dans l'indifférence religieuse.

XV

Durant des mois, il ne fut plus question dans la petite maison carrée que du départ d'Elisabeth pour l'Europe. Elle avait quinze ans, maintenant, et elle était si belle et si formée que Ouarda ne comprenait pas pourquoi on tardait tant à la marier. Mais chaque fois que la Bethléemitaine faisait allusion aux noces, cette chose si joyeuse, unique but de la vie d'une vierge, M[me] Bénédictus rougissait comme une jeune fille et elle disait avec un petit geste de la tête vers Siona:

— Fi! fi! Ouarda, ne parle donc pas comme cela. Sitt Zabeth est encore une enfant, et puis il n'y a pas dans l'existence qu'un mari, il y a...

Elle pensait qu'il y avait l'éducation chrétienne, mais cela elle ne le disait pas parce que Ouarda ne l'aurait pas compris. Ce terme d'éducation chrétienne revenait sur les lèvres de M[me] Bénédictus chaque fois qu'elle parlait de la nécessité d'envoyer Elisabeth en Europe, si bien que Siona se persuadait de plus en plus qu'on ne pouvait recevoir en Terre Sainte qu'une éducation païenne.

Le soir, quand les fillettes étaient couchées, Siona — elle avait toujours grand'-peine à s'endormir, à cause de son imagination qui bondissait encore à travers les moissons de sa journée — entendait, par la porte laissée ouverte, ses parents discuter sur ce séjour en Occident. Ils étaient d'accord qu'il devait être de trois ans, mais ils étaient divisés sur l'endroit. Sa mère eût rêvé pour sa fille son pays natal, la Hesse, elle conseillait Hildesheim ou Kaiserswerth, deux institutions dirigées par des diaconesses et où elle-même avait reçu son instruction. Son père proposait Leipzig, Dresde, Strasbourg; un soir même il avait prononcé le nom de Paris. Mais M[me] Bénédictus s'était récriée. Paris! y pensait-il? la cité damnée, la

Babylone moderne... et puis c'était la ville de Merle-Vanneau, leur pire ennemi.

Merle-Vanneau... Un silence tomba entre eux, durant lequel les rêves de Siona s'en allèrent vers le bel oiseau de malheur, vers cet homme jeune et distingué qui lui avait souri un matin dans la rue des Chrétiens et auquel, du haut de la terrasse, elle aurait voulu jeter sa couronne en fleurs de câprier. Paris... Paris... il habitait Paris, il habitait la Babylone... et Siona, de toute son âme, souhaita qu'Elisabeth n'allât pas à Paris. « Elle est si belle, pensait-elle, si Merle-Vanneau la voyait, il l'aimerait... »

— Pourquoi ne la mettrions-nous pas en pension à Londres? continuait son père. J'ai des affaires dans la Cité et des amis au British Museum. On m'a envoyé le prospectus de différentes institutions; oui, oui, Londres sera excellent pour Elisabeth; nous, gens de l'Orient, il faut donner à nos enfants une éducation anglaise.

Londres... Londres... comme son père insistait sur Londres! Et quand il prononçait ce nom, il semblait à Siona que sa voix frémissait. Elle savait que miss Young habitait Londres. Le roi David n'avait donc pas oublié sa fléchissante Bethsabée? Et Siona revoyait la souple silhouette dans sa robe bleu-paon penchée sur le balcon vermoulu et elle l'entendait qui disait à son père: « Venise... Bénarès... » Et puis soudain, en le regardant de ses yeux couleur d'étang: « Je voudrais toujours vivre ici. »

Mais, dans la salle à manger, sa mère maintenant parlait. Elle revenait toujours à son idée, à Kaiserswerth ou à Hildesheim, où elle avait une tante diaconesse et un cousin pasteur. C'est dans un de ces deux pensionnats qu'Elisabeth pourrait recevoir l'éducation de la femme vertueuse, de celle « dont le prix surpasse de beaucoup le prix des perles », comme il est dit dans les proverbes salomoniques.

Elle y apprendra à se lisser les cheveux, à s'habiller avec modestie, à coudre, à broder, à plier le linge, à faire des gâteaux et des confitures, en un mot à devenir une ménagère chrétienne, chose dont on n'avait aucune idée en Palestine. Et, plus bas, Mme Bénédictus ajoutait:

— Elle se fiancerait peut-être avec le cousin pasteur, à moins qu'elle ne se sente la vocation d'entrer au diaconat. Mais cela, au fond, je le regretterais. Ce



Le jour du départ arriva.

serait tout de même dommage pour une si jolie fille... Cela conviendrait mieux à Siona, si seulement le Seigneur Dieu voulait la rendre plus pieuse.

— Mais tu n'y penses pas, Charlotte! Siona, si tendre, si intelligente! Non, jamais, ni elle ni Elisabeth! Je ne veux pas que mes filles se dessèchent dans l'austérité, qu'elles s'étiolent dans le célibat. Je veux que mes filles vivent, qu'elles se marient, qu'elles soient heureuses, ou même qu'elles souffrent, mais qu'elles aiment... et voilà pourquoi je ne veux pas qu'Elisabeth entre ni à Kaiserswerth, ni à Hildesheim...

***

Le jour du départ arriva. Il fut décidé que tout le monde, la mère, Siona et Oaurda, ferait la conduite aux partants jusqu'à Jaffa. On prit toute une journée pour ce voyage, horriblement cahoté dans une voiture préhistorique. Ce même jour partaient encore — dans un carrosse plus présentable — Mr et Mrs Moore qui accompagnaient leur fils en Angleterre où il devait entrer à l'école des élèves officiers à Woolwich.

Ces deux départs pour la lointaine Europe bouleversaient Siona. Le départ de sa sœur, en excitant davantage son imagination, laissait indifférent son cœur; mais l'idée de perdre son grand ami lui causait un réel chagrin.

— O Freddy, suppliait-elle, durant leur dernier repas à l'hôtel de Jaffa, ô Freddy, vous ne m'oublierez pas? vous m'écrirez?

Et elle essaya de glisser sa douce menotte sous le poing osseux de son ami, posé sur la nappe.

— *Well!...* répondait Freddy, d'un air supérieur, en retirant sa main, *well!...* je verrai, je verrai...

Car vraiment il ne savait pas si un élève de Woolwich — il se voyait déjà avec sa veste rouge et son képi à jugulaire — il ne savait pas si un futur officier de la « Colonial Artillery » n'allait pas déshonorer « son corps d'armée » en écrivant à une petite sauvage pareille.

Dans l'antique port de Joppé, on monta tous ensemble dans une barque pour rejoindre le puissant paquebot mouillé au large et qui devait ressembler, pensait Siona, à la fameuse baleine qui, sur cette même rive, rendit Jonas. Il fallut grimper à une oscillante échelle, puis là-haut, sur le pont, on mettait le pied sur un monde nouveau, on mettait les pieds sur un bout de l'Europe!

Ah! comme le cœur de Siona battait! Ici, rien ne sentait ni l'encens, ni l'eau de roses, ni la sueur! Cela sentait une odeur inconnue, un peu comme celle qu'elle respirait sur les caisses de son père qui arrivaient tous les ans. Cette odeur n'était pas très agréable, elle écœurait presque Siona, mais qu'importait puisque c'était l'odeur de l'Occident, l'odeur des civilisés!

Puis il y avait tant de choses à voir, tant de choses insoupçonnées! Siona oublie son chagrin et Fred sa morgue. Prenant la petite fille par la main, comme autrefois, Freddy a hâte de lui montrer ce qu'il connaît déjà, le salon avec son piano à queue, la salle à manger et ses fauteuils tournants, les *stewarts* avec leurs ancres d'argent, les *maids*, avec leur bonnet blanc et les coursives et la batterie, les cabines, pas plus grandes que le kiosque du Saint-Sépulcre et percées, comme le tombeau du Christ, de hublots.

Siona est émerveillée. Elle sait aussi maintenant ce que c'est qu'un piano à queue, un appareil à douche, le linoléum et l'électricité. Et, toute fière, elle descend vers le canot sur l'escalier oscillant.

Mais, quand elle s'éloigne, elle et sa modeste maman — les autres là-haut agitent leur mouchoir — quand elles atterrissent sur la plage de Jonas où les attend la Bethléemitaine dans son costume des autres âges et la carriole préhistorique, alors elle se sent plus humiliée encore, maintenant qu'elle sait, de retourner

vers son pays sauvage et sa Jérusalem barbare, tandis que Fred et Elisabeth regagnent sur un caravansérail flottant la terre de la chrétienté et du progrès.

⁂

Les semaines suivantes parurent longues à la pauvre Siona délaissée. Heureusement par tous les courriers des lettres arrivaient. Non point de Fred — il n'écrivit pas une seule fois — mais d'Elisabeth pour sa mère et de M. Bénédictus pour sa fille. Avec enthousiasme il parlait à Siona d'Alexandrie, du Caire, des Pyramides, du Sphinx, des temples et des hypogées. Elisabeth dédaignait l'antique splendeur de l'Egypte, elle vantait les hôtels confortables, les promenades publiques, puis, dans les environs de Trieste, le château de Miramar où tous les meubles sont faits avec des cornes de cerfs.

— Des cornes de cerfs? comme celles dans lesquelles M. Siegfried taille ses boutons de chasse? Est-ce que cela ne pique pas quand on s'y assoit, maman?

Et, durant toute la journée, Siona remua dans sa tête le problème de ce mobilier hérissé. De Vienne, Elisabeth décrivait à sa sœur les « bazars » à plusieurs étages éclairés à l'électricité et où l'on vend de tout, et Siona, qui voyait les minuscules cellules des obscurs « bazars » arabes qui débitent toujours le même article, s'étonnait qu'on appliquât en Europe ce nom misérable à d'aussi pompeux édifices.

A Francfort, Elisabeth alla à l'Opéra.

— L'Opéra, qu'est-ce, maman? Est-ce que tu as été à l'Opéra?

Mme Bénédictus n'y avait jamais été. De son temps on ne menait pas les jeunes filles à l'Opéra et, dans sa réponse, elle blâma son mari de conduire Elisabeth à ces divertissements futiles.

Ils repartaient vers la Hesse. Mme Bénédictus attendait le prochain courrier avec une tendre anxiété. Iront-ils à Lauterbach? Verront-ils l'église à clocher de Stockhausen et les tilleuls de la place? Traverseront-ils la forêt dense qu'elle avait tant aimée et tant redoutée? Pousseront-ils jusqu'au château d'Eisenach où, jeune fille, elle avait été gouvernante? Elisabeth cueillera-t-elle des myosotis le long du ruisseau? Son père la laissera-t-elle à Kaiserswerth? Sa fille plaira-t-elle à son cousin, le jeune pasteur?

Et, comme au temps de Noël, Mme Bénédictus revivait son innocente jeunesse. Mais rien de tout cela dans les lettres d'Elisabeth. Elle avait traversé la Hesse en chemin de fer. De la lointaine gare, elle avait aperçu les toits de tuile de Lauterbach. Kaiserswerth lui sembla d'un ennui affreux; le cousin pasteur lui répugnait. Elle était heureuse de repartir avec son père vers Leipzig et vers Dresde. Et Mme Bénédictus laissa retomber les pages, tandis que les larmes affluaient à ses paupières.

Elle s'était fait une si grande joie de revoir les endroits de son enfance à travers les yeux de sa fille préférée!

— Pauvre maman! pauvre maman chérie! dit Siona qui avait deviné sa déception. Va! quand je serai grande j'irai à Lauterbach. J'aimerai ton pays, moi! et, si tu veux, je me ferai diaconesse à Hildesheim.

Et, jetant ses bras autour de sa mère, elle la consola comme une sœur grande.

— Pauvre maman! pauvre maman chérie!

D'ailleurs, cette vie à deux avait beaucoup rapproché Mme Bénédictus et sa fille.

Pour ne pas laisser seule sa mère, Siona avait renoncé à ses chevauchées, et, sage comme une petite fille du pays hessois, elle restait des heures assise sur un petit banc à tricoter des bas. Pour l'en récompenser, Mme Bénédictus — elle avait beaucoup lu dans le château où elle avait été gouvernante — lui racontait toutes sortes de légendes allemandes, celle de Siegfried et de Kriemhilde, de Tristan et

d'Yseult, de l'anneau des Niebelungen, de Lohengrin et de Parcifal. Elle connaissait aussi quelques sagas du Nord, de Friedjof et d'Ingeborg, des Wikkings et des Walkyries; ou bien elle disait les contes de Grimm et d'Andersen, l'histoire de la Princesse de Neige et des sept gnomes, de Haensel et Gretel chez la vieille sorcière, du petit Tuk qui s'était endormi sans savoir sa leçon et à qui la lune l'apprit, de l'enfant envolé dans une malle et de la tisane de sureau dont la légère fumée aromatisée fait revivre pour deux pauvres vieux toute leur jeunesse et toute leur ardeur.

Le trésor de sa mère était inépuisable. Peut-être inventait-elle quelquefois. Souvent Siona s'arrêtait de tricoter pour la regarder. C'était une tout autre maman qu'elle découvrait alors. Une maman pleine de rêves, de tendresse et de poésie, et Siona se demandait pourquoi elle n'était pas toujours ainsi. Et, déjà réfléchie, elle se répondait: Cela doit être la faute de cette « éducation chrétienne » que papa n'aime pas.

Parfois Mme Bénédictus récitait des vers que Siona, à les entendre, apprenait avec une grande facilité. C'était la *Cloche,* de Schiller, *die Lorelei,* de Heine, *der Erlkönig,* de Gœthe, et d'autres lieds encore, simples et tristes, qu'elle chantait. Et c'est ainsi que Mme Bénédictus versait un peu de la mélancolie germanique dans l'âme de sa fille orientale.

⁂

La lettre suivante fut presque une catastrophe. M. Bénédictus informait sa femme que, suivant les conseils d'un de ses illustres amis, le professeur Harting, de l'Université de Berlin — le professeur Harting était un libre penseur — il avait mis Elisabeth dans un lycée de jeunes filles du quartier le plus aristocratique de la capitale prussienne, où elle était sûre de recevoir une instruction solide et éclairée. En plus de cela, elle prendrait, comme une personne du grand monde, des leçons de chant, de danse, de peinture et de conversation française. Dans l'internat de ce lycée, protégé par l'impératrice Frédérique, il y avait beaucoup d'étrangères de bonne famille, Anglaises, Russes, Suédoises, Grecques, et Elisabeth ne s'y ennuierait pas.

Elisabeth écrivit d'ailleurs elle-même pour rassurer sa mère. Elle ne tarissait pas d'éloges sur Berlin et sur l'accueil qu'elle y avait reçu. Au pensionnat, où tout le monde l'adorait déjà, l'on s'amusait fort. Tous les après-midi on allait entendre la musique militaire au Jardin zoologique et même une fois, toutes en bande, elles s'étaient rendues par le tramway électrique à Grunewald où l'on avait cueilli des baies. Elle parlait encore d'un potage qu'on mangeait le dimanche fait avec de la bière blanche et des raisins secs, puis d'une nouvelle amie dont le frère était étudiant et avec lequel elles étaient allées déguster de la *Schlagsahne,* dans la *conditorei* chic de « Unter den Linden ».

Siona, à la lecture de cette lettre, vibrait de curiosité excitée. Ces pages lui semblaient belles comme une belle histoire. Elisabeth allait entendre la musique militaire au Jardin zoologique! Comme Haensel et Gretel, dans une forêt véritable, elle avait cueilli des baies! En compagnie d'un étudiant, elle avait mangé de la crème fouettée (qu'est-ce que cela pouvait bien être?) dans l'avenue des tilleuls, — ces éternels tilleuls! Et sa sœur, qui lui était indifférente jusqu'alors, devint une héroïne romanesque dont elle s'éprenait...

Mais sa mère était atterrée:

— Berlin! un lycée libre penseur! un quartier aristocratique! des leçons de chant et de danse, des camarades riches, des flatteries, des toilettes, des dépenses exagérées! Mon Dieu! mon Dieu! à quoi pensait son mari!

L'après-midi, quand sœur Hilda vint, la pauvre mère recommença ses lamentations.

— Moi qui voulais que ma fille fût élevée comme la femme vertueuse de la

Bible. Il l'a amenée à Berlin, dans une institution mondaine et frivole! Elisabeth, déjà, ne parle que d'amusements. On la traite en princesse d'Orient, la pauvre, qui n'aura même pas de dot. Vraiment, mon mari est possédé de la folie des grandeurs. Il nous perdra tous par là; ma chère sœur, priez avec moi afin que le Seigneur conserve du moins à mes enfants un esprit modeste et un cœur content de peu.

XVI

Le père de Siona ne revint qu'à la fin d'octobre, bien longtemps après ses caisses. Depuis des semaines la fillette l'attendait avec une mélancolique langueur. De Berlin il était parti seul pour Londres, et voilà que ce séjour, qui devait durer peu, s'éternisait. Dix fois il avait annoncé son départ, et dix fois de brèves dépêches estropiées que la mère et l'enfant déchiffraient avec fièvre leur apprenaient que des affaires urgentes le retenaient encore. Puis, de temps en temps, des lettres hâtivement écrites leur disaient avec des exclamations et avec une triomphante gaieté — la gaieté, pensait Siona, des retours de Moab et des jours de la poëtesse — que tout dépassait ses espoirs, que le British Museum avait acheté ses manuscrits au poids de l'or, que Londres était une ville merveilleuse, qu'il apporterait à sa « chère petite femme » et à sa « petite Jérusalem bien-aimée » des cadeaux magnifiques.

Mais plus les lettres étaient exaltées, plus la mère devenait nerveuse et la petite fille triste.

« Il nous oublie pour Bethsabée », pensait jalousement Siona.

Les nouvelles d'Elisabeth aussi s'écourtaient. De Fred, aucun signe de vie; par contre, M[me] Bénédictus employait son temps à couvrir des pages et des pages. Elle ne restait plus des heures assise dans son fauteuil d'osier à faire cliqueter entre ses doigts agiles ses quatre aiguilles à tricoter. Elle ne chantait plus jamais, et, à chaque instant, elle perdait le fil de ses histoires, quand, par hasard, elle s'efforçait d'en raconter. Elle courait aussi en ville, voir sœur Hilda ou miss Aidy, ou M. Berger, le pasteur, ou M. Alfred dans le magasin, qui ne savait plus où donner de la tête.

Abandonnée, Siona avait repris ses promenades à dos d'âne, mais la campagne judéenne était si désolée à cette époque de l'année!

Alors, un livre sous le bras, *Don Quichotte,* ou *Yvanoë,* ou la *Jérusalem délivrée,* découverte dans le magasin de son père, — Siona errait dans la proche cité russe. Les premiers pèlerins arrivaient, et, par les étroites fenêtres des longs dortoirs, elle regardait les *matouschkas* s'installer sur les banquettes de bois, avec leur samovar, leurs bottes de rechange et leur icone qu'elles accrochaient au-dessus d'un lumignon à la tête de leur misérable chevet. Presque toutes avaient des corps emmitouflés de peaux de mouton et de bonnes figures flétries. Les toutes vieilles surtout rayonnaient d'un secret bonheur, du bonheur sans doute d'être enfin parvenues en Terre promise, et de pouvoir s'y étendre, peut-être — avec la grâce de Dieu — pour leur sommeil d'éternité.

Elles souriaient à la fillette qui les regardait si sérieusement, avec de grands yeux clairs, comme ceux de leur patrie, et où semblait vaciller aussi une vague chimère slave:

— *Drastichi barine!*

Et on l'invitait à entrer par le couloir.

Cela sentait le lard rance, le kwass et la misère; mais Siona n'osait refuser



NOEL A LA CRYPTE DE BETHLÉEM



LE PUITS DE LA VIERGE, A NAZARETH



Et on l'invitait à entrer par le couloir.

ni le gobelet de thé, ni le bout de pain noir, dur comme pierre, et qui avait cuit dans le four du village moscovite, au delà des mers et des steppes.

Elle savait un peu le russe, et cela amusait beaucoup les vieilles pèlerines de l'entendre dire des phrases puériles. Elles avaient toutes laissé, dans l'isba, de petits enfants. A leur retour elles leur raconteront qu'elles ont vu une petite barine blonde comme eux et qui cependant naquit, comme le petit Jésus, à Jérusalem.

Puis, Siona continuait sa promenade à travers les nombreux corps de bâtiments, tous construits en pierre de taille, austères et nus, triste cité slave transportée, par le miracle de la foi, sous ce ciel d'Orient. Partout des visages fanés, des corps ratatinés dans des houppelandes noires, des odeurs de pauvreté. « C'est donc cela, l'Occident », pensait Siona consternée, en traînant ses semelles sur les dalles sévères, c'est pour cela qu' « ils » nous oublient? Est-ce possible?

Mais d'elle-même, elle rectifiait: « C'est sa laideur, sa misère, son affliction que l'Europe nous envoie ici. Et c'est pour cela que, malgré la brume et le froid, on y est gai, on s'y amuse tant! » Et elle se sentait une sourde rancune contre cet Occident égoïste et épuré.

Au centre de la colonie rectangulaire et glacée, s'arrondissait un petit jardin exubérant. Là s'évaporaient, comme d'une cassolette, toutes les senteurs brûlantes. Siona y allait s'asseoir sous un bosquet de menthe pourprée. Jamais personne ne venait la déranger. Les pèlerins étaient avides d'humilité et de désolation seulement. Derrière les buissons parfumés, Siona entendait courir leurs bottes cloutées, pressées de rejoindre des croix, des pierres, des tombeaux. D'autres reve-

naient de Jérusalem avec des palmes sèches, des roses de Jéricho racornies, de stériles couronnes d'épines; mais jamais leurs mains percluses sur un gourdin ne s'ouvraient pour cueillir en passant une vivace branche de menthe.

Siona pouvait donc se plonger dans son livre. Des abeilles sauvages bourdonnaient autour d'elle; ses doigts trituraient des feuilles enivrantes; et elle se grisait tour à tour de la chimère de Don Quichotte, de l'espoir de la douce Rébecca qui attendait son Ivanhoë, ou de l'amour d'Armide, qui ensorcelait les paladins de France dans son jardin enchanté. Elle ne pensait plus à l'Occident, elle ne pensait plus ni à Fred, ni à son père, ni à Elisabeth, ni à sa solitude...

Mais, à l'église moscovite, les vêpres sonnaient, profondes et graves..

Des différents bâtiments, les moujiks et les matouschkas accouraient. En contournant le jardinet, leurs pelisses battaient contre les barreaux de la grille et de lourdes bouffées slaves dominaient les senteurs orientales.

Le charme s'évanouissait Siona fermait son livre et suivait les pèlerins.

Elle aimait ce sanctuaire byzantin, son faste barbare, ses icones naïves, et ces hauts moujiks solides comme des chênes et qui soudain s'abattaient parmi leurs peaux de bêtes comme de grands agneaux noirs.

Elle aimait aussi les monotones, les plaintives litanies; les sonores, les mélancoliques, les déchirantes *gospodis* que chantaient hors de leurs barbes d'ancêtres ces hommes aux yeux d'enfant.

Ah! que tout cela l'émouvait! Elle songeait à son père qui l'oubliait pour Bethsabée, à Fred qui n'avait pas écrit, à Elisabeth qui se promenait dans les forêts, et qui avait des amis, aux paroles de sa mère: qu'elle n'était pas jolie et qu'elle devait se faire diaconesse. Et une telle solitude, une telle tristesse la pénétrait, qu'elle se jetait contre les dalles et qu'elle chantait comme les vieilles matouschkas avec une rage presque délicieuse: *Gospodi poméli!*

***

Enfin son père revint. Bien que les caisses de son magasin l'eussent précédé, il en apporta encore d'autres qui contenaient, pour sa fille et sa femme, les cadeaux annoncés. A Siona il semblait qu'elles contenaient Londres tout entier et les merveilles du monde civilisé. Il y avait de tout: des livres, des jeux, des jouets mécaniques, des parfums, un vaporisateur, des gants, des bas, des mules, une lampe électrique, un manchon, une toque en fourrure, des dentelles, des pièces de soie pour sa mère, pour elle encore une petite montre en or, un bracelet, et une robe en satin bleu-paon faite à sa taille. Comment donc son père avait-il pu choisir si bien ces futilités s'il n'avait pas été guidé par la coquette poétesse? Et cette prodigalité n'était-elle pas l'aveu d'un secret remords? Etait-ce pour cela qu'il restait si rêveur, tandis que Siona, rêveuse aussi, déballait ces trésors? Quel souvenir, quelle image d'amour surgissait pour lui de chaque objet, et pourquoi avait-il choisi justement cette robe bleu-paon?

— Quelles folies! quelles folies! mon Dieu! soupira sa mère. Jamais, ni Siona ni moi, nous n'oserons porter pareilles frivolités. Que pensera de moi la femme de l'évêque? C'est tout juste si les épouses des consuls peuvent se permettre de pareilles toilettes! O Guillaume! Guillaume! le péché d'orgueil, l'arbre qui veut croître jusqu'au ciel! Et que d'argent jeté par les fenêtres!

Mais Siona venait au secours de son père. Elle montrait une telle joie, une telle exubérance, que sa mère n'osait plus gronder, et puis elle ajoutait:

— Les dentelles et les pièces de soie, on les gardera pour Elisabeth, pour ses « robes de noces ». Elle qui est si belle, maman, elle sera bien digne de les porter, et, moi, je ne mettrai que les dimanches ma robe bleu-paon...

L'hiver passa sans autres discussions. Siona retourna à l'école allemande,

où elle travaillait maintenant même l'après-midi, et son père alla régulièrement à son magasin, n'en revenant que le soir, les poches alourdies. Jamais il n'avait montré une humeur plus conciliante ni un esprit moins vagabond. Et, le soir, quand sous la lampe Siona dévorait ses nouveaux livres, elle entendait sa mère chuchoter, penchée sur le front de son mari, tandis que sa petite main blanche caressait les joues mâles :

— Mon petit Guillaume, mon petit mari !

Mais au printemps un changement survint dans l'existence de Siona. Son père déclara qu'il ne pouvait plus vivre dans cette étroite et banale maison et qu'il leur fallait absolument déménager. Sa mère s'y opposa d'abord, puis elle dut convenir que cette « colline » devenait presque inhabitable à d' « honnêtes chrétiens ».

D'un côté de leur maison, des juifs polonais venaient d'ouvrir un débit, et les pèlerins russes, après tant de mortifications et tant d'abstinences, ne trouvaient plus la force de résister à l'appel du kwass. Aussi en voyait-on trébucher souvent sur le chemin des Bénédictus, à moins que, poussés hors du débit, ils n'allassent, comme des barils, rouler en bas de la pente.

De l'autre côté, une seconde maison intriguait beaucoup Siona. Elle était aussi close que le débit était ouvert. Personne n'y entrait jamais le jour, mais, vers le soir, Siona qui guettait apercevait des officiers turcs, burnous sur la tête, qui frappaient à petits coups rapides, puis disparaissaient derrière la porte entre-bâillée. La nuit, alors qu'elle ne dormait pas, elle entendait des chants, des cris, des rires, et, glissée hors de son lit, elle avait vu des fantômes se promener enlacés sur la terrasse.

— Qui donc, maman, habite cette maison et pourquoi n'y est-on gai que la nuit ?

Et Mme Bénédictus répondait en rougissant, — elle rougissait très facilement, la maman de Siona :

— Fi ! fi ! que c'est vilain pour une grande fille comme toi d'être aussi curieuse ! Elisabeth, elle, n'a jamais essayé de savoir ce qui ne la regardait pas.

Donc, de l'avis de Mme Bénédictus elle-même, il était temps de déménager ; seulement elle aurait voulu trouver une maison semblable à la leur en médiocrité.

Mais un jour, Siona et son père vinrent lui annoncer qu'ils avaient découvert une occasion unique, merveilleuse, la villa de l'agha Rachide, mi-européenne et mi-musulmane, située loin sur la route de Jaffa. Mme Bénédictus fut épouvantée du faste, du prix et de la distance. Mais elle finit par céder aux deux forces toujours liguées contre elle, la volonté de son mari et les prières de sa fille. D'ailleurs, une fois installée, elle dut convenir que cette habitation était autrement agréable, autrement aérée. Bâtie sur une éminence, la maison de l'agha regardait descendre un jardin dont la dernière terrasse touchait à la route. C'était un véritable boustâne persan, un verger du Cantique des Cantiques où les arbres fruitiers poussaient parmi les légumes et les fleurs. A ce moment du printemps c'était une grande féerie. Tout le long des sentiers, des iris tendaient leurs petites tasses d'améthystes hors des gobelets de jade. Contre l'enceinte en pierres sèches, les buissons de roses flambaient comme une seconde enceinte de feu, les artichauts balançaient leurs houppes bleues sous le feuillage gris des oliviers, les vignes grimpaient autour des figuiers et tressaient des tonnelles d'amour, comme celles où « les filles de Jérusalem attendaient le bien-aimé ».

Devant la maison un rosier blanc étreignait un mimosa, et, plus bas, sur le premier terre-plein, un mûrier séculaire ombrageait le sarcophage d'un chevalier de Malte, transformé en abreuvoir.

Siona ne savait plus de quel côté admirer, de quel côté courir.

— Oh ! papa ! s'écriait-elle à chaque instant, comme il est beau, notre Orient,

comme il est beau et poétique! N'est-ce pas qu'ils n'ont pas ça en Occident? N'est-ce pas que tu n'y retourneras plus?

Derrière la maison c'était autre chose encore. Là, tout lui rappelait le désordre pittoresque de la chère maison natale. C'était un dédale de voûtes, de niches, de petits bâtiments biscornus, de petits jardinets suspendus, là trois romarins dans des caisses à pétrole, ici un citronnier devant une lucarne grillagée, plus loin, dans une courette, un arbre de paradis, tout cela relié par une large terrasse dallée et surmontée de deux margelles luisantes, les yeux de la citerne qui dormait en dessous.

Un divan en pierre bordait un côté de cette terrasse. « Qu'il ferait bon y dormir cet été, sur la fraîcheur du puits! » pensait Siona.

L'intérieur de la maison la charmait aussi. Le rez-de-chaussée était resté sarrasin. Siona en aimait la lourde porte ogivale que l'on barrait tous les soirs avec une poutre de forteresse enfoncée dans l'épaisseur du mur, les chambres à coupoles, les fenêtres embusquées où l'imagination hésite entre la paix d'une chapelle et l'anxiété d'une geôle. En haut, par contre, l'agha s'était inspiré des idées de progrès et de civilisation. Au lieu de l'humble crépi à la chaux, les murs se recouvraient d'un enduit de plâtre, orné d'un encadrement bleu. Les plafonds étaient bas et plats et l'on y voyait, luxe suprême, l'ébauche d'un ciel à nuages où filaient des hirondelles. Aux fenêtres, les massifs barreaux croisillés étaient remplacés par de légères lances de fonte, le comble de l'élégance, pensait Siona, — et des deux balcons, totalement découverts, on dominait librement, à la façon d'Europe, le jardin d'en bas, la route de Jaffa; au delà, une colonie blanche dans un nid de verdure, et, derrière, la « Plaine des Philistins », avec son cimetière musulman, et un champ de rochers qui montait en moutonnant vers une vieille tour démantelée. Siona ne se lassait pas de ces balcons découverts. Des heures, la petite Orientale, si privée de vue et d'espace, restait là à contempler ce paysage. Elle se grisait du mouvement de la route, du mystère des petites maisons blanches; mais, ce qu'elle préférait encore, c'était, au delà, l'aride campagne biblique, le vaste troupeau pétrifié, gardé par son pâtre mélancolique. « C'est mon royaume, là-bas, pensait-elle, ce sont mes brebis ensorcelées. » Et elle se plaisait à s'imaginer qu'elle était l'enchanteresse des rochers désolés.

Du reste, depuis ce changement de résidence, était-ce l'influence du décor ou de la robe bleu-paon qu'elle mettait tous les dimanches? Siona faisait des vers. Elle composait des « psaumes », des « hymnes de joie », des « chants de deuil », qu'elle récitait pour elle, tout bas, dans les « tonnelles d'amour » ou qu'elle scandait du haut de son balcon à son lointain troupeau endormi. Sa mère s'en inquiétait.

— Mon Dieu! que cette enfant est donc romanesque! déplorait-elle devant sœur Hilda.

Et sœur Hilda, avec son petit sourire triste tiré de travers, sermonnait doucement Siona:

— Le bon Dieu n'aimait pas les jeunes filles poétiques, ni le bon Dieu, ni les maris.

— Je ne veux pas me marier, répliquait Siona, je veux être une prophétesse!

Son père, au contraire, se réjouissait du goût lyrique de sa fille.

— Petite Déborah! petite poétesse, lui disait-il en l'embrassant, chaque fois qu'elle lui montrait ses vers. Et, un jour, elle le vit glisser un de ses « hymnes de joie » dans une enveloppe destinée sans doute à l'autre poétesse, car il la porta lui-même à la poste. Et Siona fut très fière de penser que ses poèmes voguaient vers la puissante Angleterre.

D'ailleurs, comme Siona n'allait plus à l'école allemande — à douze ans elle avait terminé ses classes — son père s'occupa beaucoup de son éducation. Dans

une des chambres à balcon ils aménagèrent leur salle d'études. Le père y apporta ses manuscrits et ses stèles et la petite fille ses livres. Il lui enseigna l'histoire et la littérature. Il lut avec elle pêle-mêle du Gœthe, du Shakespeare, du Pouchkine, du Dante, et, comme il n'avait pas beaucoup de méthode et oubliait souvent son jeune âge — elle était une écouteuse si attentive — il l'initiait même aux arcanes du Talmud et aux emphases du Koran.

Durant leurs promenades aux environs de Jérusalem — il avait racheté un cheval — il lui apprit la géologie et la botanique et, le soir, après le souper, quand tout le jardin embaumait, ils venaient s'étendre à côté du sarcophage du chevalier de Malte, qui servait de fontaine, et, au ciel proche et étoilé, il expliquait la course des astres et leur mythologie voluptueuse.

Or Siona, qui savait confusément tant de choses d'ordinaire inconnues des petites filles d'Occident, ignorait deux choses élémentaires : le piano et le français.

On avait pourtant acheté pour Elisabeth un piano d'occasion ayant appartenu à la femme de l'évêque et, dans la colonie allemande, où l'on faisait beaucoup de musique, les professeurs ne manquaient pas. Mais l'oreille de Siona, dès sa naissance charmée par les cliquetis des joyaux et les aigres chants arabes, resta rebelle aux harmonies civilisées. Elle ne parvint jamais à jouer une simple gamme et, après une année de torture pour tout le monde, M[me] Bénédictus renonça définitivement aux leçons de piano.

Quant au français, c'était une autre question. Il n'y avait pas à Jérusalem de professeur laïque. M. Bénédictus conseilla d'envoyer sa fille aux vénérables sœurs de Sion ou de Sainte-Anne. Mais sa femme se récria :

— Confier une enfant déjà si imaginative à un couvent catholique ! Pour lui fausser complètement les idées ! Tu n'y penses pas !

Il fallut donc se contenter d'une malheureuse et douce créature, Miriam, que les Arabes surnommaient *el medgnouna,* c'est-à-dire la folle. C'était une femme maronite jadis recueillie et éduquée dans l'orphelinat des Filles de Sion à Beyrouth. Elle y avait fait son noviciat, puis prononcé ses vœux. Mais, peu de temps après, elle s'était laissé enlever, c'était du moins la version de Ouarda, par un prêtre arménien qui l'épousa d'abord et l'abandonna ensuite avec un enfant. L'enfant mort, l'ex-religieuse vint à Jérusalem. Honnie par les catholiques, elle se convertit au protestantisme. Et, maintenant, elle vivait misérablement en donnant des leçons de couture et de mauvais français dans les milieux réformés. C'est avec Miriam la folle que Siona apprit le français.

Elle aimait la douce Maronite aux sombres yeux dolents et elle aimait aussi sa façon d'enseigner. Ni syntaxe ni grammaire, sans doute n'en savait-elle pas grand'chose elle-même, mais simplement des rimes et des fragments de poésie dont souvent les lointaines images étrangères échappaient aux deux Orientales. Mais qu'importait ? Ses petites mains enfermées dans les mains brûlantes de la brune gouvernante, Siona répétait à satiété :

O madimoisèle,
Vous si bele,
M'aimez-vous ?

Ou bien :

Bétite fille di Paris,
Brète-moi tes souliers gris
Por aller au baradis.

(Dans l'esprit de Siona, Paris devenait une grande cité de cendre, puisque tout le monde y portait des souliers couverts de poussière.)

Ou bien encore :

Trois bétits anges
Qui sont bartis
En robes blanches
Jusqu'à midi.
Landeriri, landerirette,
Mes sabots sont dis lounettes!

Ce vers laissa Siona rêveuse. Mais, comme Miriam la folle n'avait jamais vu de sabots de sa vie, elle ne put lui fournir aucune explication à ce sujet.

Il y avait encore les fables de La Fontaine que la Maronite avait retenues à sa façon. Celle du *Corbeau et du Renard* avait sa préférence; mais sans doute les mots de « large bec » et de « proie » manquaient à son vocabulaire; et, naïvement, elle apprit à Siona à réciter :

Il ouvre un archevêque *et laiss' tomber sa* croix.

Ces deux termes devenaient singuliers dans la bouche de cette ex-religieuse, mais ils parurent tout naturels à la petite fille née dans la ville des prêtres et des croix.

***

Cependant Mme Bénédictus trouva que Siona n'était pas suffisamment occupée. A ce moment-là le pasteur Berger, docteur en théologie, ouvrit un cours de latin pour les jeunes garçons de Jérusalem. Evidemment, une fille chrétienne peut se passer de latin; mais mieux vaut encore, pour une âme romanesque, cette langue morte que la poésie. Le pasteur Berger était une nature droite et positive; en plus il avait étudié la théologie à Giessen, en pays hessois, et Mme Bénédictus pensait que son compatriote pouvait exercer sur Siona une influence salutaire.

Deux fois par semaine, Siona se rendit donc sur son poney à la classe de latin, près de l'école allemande, dans le presbytère du quartier mauristan. Mais, bien qu'il fût jeune, beau et grand, Siona n'aimait pas le pasteur qui portait des lunettes d'or et des bottes, dont la démarche était rigide et la voix saccadée; et elle ne fut qu'une médiocre latiniste.

Au retour de ces leçons, Siona devait passer à l'hôpital protestant voir sa marraine à qui Mme Bénédictus avait demandé de faire de la morale à la jeune prophétesse. Mais sœur Hilda, avec son petit sourire tiré de travers et qui n'était plus mélancolique du tout, interrogeait Siona sur ses devoirs latins, sur l'enseignement du pasteur, sur sa mine, son humeur, sur sa maison solitaire, et, plus d'une fois, en feuilletant le cahier de Siona, elle passait sa main caressante sur les pages qu'une plume impérieuse avait corrigées à l'encre rouge.

Un jour que Siona s'était attardée à bavarder, M. Berger arriva. Siona remarqua le trouble de sa marraine qui, pour la première fois, oublia de remettre à la petite fille des bonbons à la menthe et de la charger de « grüsse » pour sa mère.

XVII

Peu de temps après, Mme Bénédictus apprit à Siona que sa marraine allait épouser M. Berger. Et bien que Siona sût que les diaconesses peuvent se marier — sa mère elle-même était une ancienne sœur protestante — elle éprouva un grand

chagrin et fut même scandalisée à songer que la douce et mélancolique « fiancée de Jésus » deviendrait la femme du positif pasteur. Et, quand elle la vit, au retour de leur voyage de noces en Galilée, dépouillée de son petit sourire triste, de son bonnet blanc sous son cabriolet noir et de sa robe bleue foncée de partout; quand elle la vit, gauche et profane, embarrassée de ses gestes onctueux dans son vulgaire costume gris, elle pleura toute une journée et refusa, durant la quinzaine suivante, d'aller prendre ses leçons de latin dans le presbytère ménager.

— Moi, pensait-elle, si maman exige que je me fasse diaconesse, je me ferai carmélite comme celles du couvent sur le Mont-Olivier où m'a conduite Ouarda et qui ne « montrent » que leur voix. Du moins, je ne serai pas une religieuse pour rire et je ne tromperai pas le bon Dieu.

Une autre déception fut le départ de son père, qu'elle croyait à jamais retenu à Jérusalem et à la douceur de leur jardin du Cantique des Cantiques. Il est vrai, et cela la consolait un peu, qu'il ne la quittait pas pour la brumeuse Europe, mais pour la brûlante et silencieuse Arabie. Cette fois, il ne s'agissait pas seulement de Moab, mais de l'intérieur du Yémen et de Hedjas, patrie de Balkis, reine de Saba, et du cavalier Antar, et où des villes ignorées dormaient encore dans les solitudes sablonneuses. Le British Museum le chargeait d'une double mission ethnographique et linguistique; peut-être, déguisé en musulman, parviendrait-il à pénétrer dans la Mecque et dans Médine. Certes, ce voyage était pénible et périlleux, mais l'antiquaire s'exaltait d'avance à l'espoir des aventures, et il croyait fermement en son succès.

— Tu verras, petite Siona, disait-il à sa fille, qui l'aidait dans ses préparatifs et se laissait entraîner à son enthousiasme, tu verras, ton papa sera célèbre, et tu seras fière de lui!

Ainsi que l'année précédente, sa femme et Siona l'accompagnèrent en carriole jusqu'à Jaffa. Puis elles revinrent seules et mornes, comme la veuve et l'orpheline de la Bible, à travers la campagne calcinée.

Mais, dans la nouvelle maison, Siona ne souffrait pas de sa solitude. Elle aussi faisait des voyages et vivait dans un monde de rêves. Il y avait tant de coins charmants dans ce jardin merveilleux qu'elle n'arrivait pas à les habiter tous. Son endroit préféré pourtant était l'amandier qui poussait contre la fenêtre grillagée de la salle à manger et s'élançait jusqu'au-dessus du premier étage. Comme un chat, Siona y grimpait, et allait tout en haut se nicher entre deux branches. Là, elle se figurait être un oiseau battu par la tempête, ou bien un *midchip* qui se berçait dans la hune en faisant le tour de mers. Beaucoup de lézards et de caméléons fréquentaient l'amandier. A force d'y rencontrer Siona, ils s'apprivoisaient, et elle se figurait qu'elle vivait au premier chaos du monde, parmi les alligators et les léviathans. Quelquefois, elle jetait des bouts d'étoffe sur les caméléons pour les voir changer de couleur; mais elle prenait un soin extrême de ne pas bâiller ni chanter en leur présence, car Ouarda l'avait avertie: le caméléon cherche toujours à sauter « dans la première bouche venue », et cette habitude, malgré sa familiarité avec les reptiles, répugnait à Siona.

Un autre de ses endroits favoris était sous un olivier que les bras d'une vigne avaient entouré d'une treille. Siona s'y glissait à quatre pattes, puis, étendue sur le dos, elle regardait la transparence des grappes qui pendaient dans la verte et dansante obscurité. Comme les grappes du raisin de Chanaan, que deux hommes durent porter sur un bâton, quelques-unes descendaient du sommet de l'arbre et venaient presque toucher le sol. Alors, quand Siona avait soif, elle se soulevait un peu, et, jouant à Romulus tétant la louve, elle avançait ses lèvres et suçait les mamelles de la treille.

Mais, lorsque la chaleur devenait trop forte, Siona allait vers la citerne et sa terrasse dallée. Ouarda y cousait, adossée contre la margelle, et les jambes demi-nues allongées sur la fraîcheur du puits. Siona posait sa tête sur ses genoux.



Un autre de ses endroits favoris était sous un olivier.

— Chante-moi quelque chose, Ouarda!

Ouarda défaisait les tresses de sa maîtresse et lui grattait la peau du crâne comme si elle lui cherchait les poux; et, tandis que ses bracelets tintaient, elle chantait son éternelle chanson:

Avez-vous vu,
O gens de la rue,
Avez-vous vu...u...u...
Mon bien-aimé
Sur un mulet...et...et...

En bas, dans le champ clos, les pommes grenades trop mûres éclataient en semant des grains de rubis autour d'elles. Contre la fenêtre de la cuisine, le citronnier embaumait.

Mon bien-aimé
Sur un mulet...

Dans un engourdissement heureux, Siona écoutait la chanson amoureuse, la chanson qui avait bercé son enfance, scandée par les barbares joyaux.

— Ouarda, demandait-elle au bout d'un moment, Ouarda, est-ce que moi aussi j'aurai un bien-aimé?

— Cent! ma prunelle! cent! et un d'entre eux tous, bien plus beau que les autres, et celui-là sera un prince.

— Un prince, rêvait Siona.

⁂

Son père revint au mois d'octobre avec un butin formidable, des trophées de roi sauvage: des flèches, des lances, des boucliers, des tourterelles parlantes, des



OUARDA COUSAIT, ADOSSÉE CONTRE LA MARGELLE



LE MISSIONNAIRE GUTMANN

singes, des perroquets et une autruche vivante. Il n'avait pu pénétrer ni à la Mecque ni à Médine, mais il avait rapporté des manuscrits précieux qu'il irait vendre à Londres l'année prochaine, quand il les aurait déchiffrés et commentés.

En attendant, ils refirent à deux l'aventureux voyage. C'était surtout la nuit, sous la douceur des étoiles. Alors, le corps enveloppé d'une simarre de soie — oh ! comme elle sentait encore les arabiques aromates ! — les pieds nus dans des sandales de buffletin, le père de Siona venait s'étendre sur un des bancs qui encadraient le sarcophage du chevalier de Malte. Siona se blottissait contre lui. Sur l'autre banc, sa mère s'asseyait — elle trouvait impudique de s'allonger par un ciel clair — avec un tricot commencé. Et, entre le cliquetis des aiguilles et les rauques soupirs du narghilé, Siona écoutait la merveilleuse histoire : l'arrivée de son père à Port-Saïd, la traversée du Canal, la mer Rouge et son immobilité brûlante, Djiddah, Hodeida, Aden, ports déserts et désolés ; puis des sentes de chameliers à travers des solitudes inconnues et des tribus israélites — les dix tribus perdues — et, enfin, au milieu du désert, la ville fantastique de Sana, l'ancienne capitale de Saba, avec des fenêtres en albâtre et des maisons de six étages. Elle était uniquement habitée par des juifs qui y parlaient encore la langue de Balkis et d'Hymiar.

Plus d'une fois, il avait surmonté des périls, échappé à la mort de manière miraculeuse. Grâce à quelques drogues emportées, il avait guéri des maladies ; alors, on l'avait redouté comme un sorcier, vénéré comme un messie.

Frémissante, Siona écoutait ces récits par la nuit tiède et embaumée. Mais sa mère, en tricotant, poussait de profonds soupirs. Et pour combattre le charme maléfique que ces souvenirs vagabonds versaient, elle le sentait, dans l'âme de sa fille, à son tour elle se mettait à parler, à raconter des choses terre à terre, de petites choses de tous les jours, les ennuis de Mme Berger avec sa cuisinière, le dorkas de la femme de l'évêque, Elisabeth et sa dernière lettre, les touristes qui allaient arriver.

Mais Siona n'écoutait pas. Elle voyait la ville aux carreaux d'albâtre, les déserts décolorés...

Mme Bénédictus se levait :

— Allons, viens te coucher, Sionnette !

Mais Siona, se serrant plus étroitement contre son père, suppliait :

— Encore un peu, maman ! Encore un peu !

Sa mère cédait et rentrait dans la maison.

— Recommence maintenant, papa !

Et quand lui-même s'arrêtait, pris de somnolence, elle disait, d'une voix passionnée :

— Plus tard, quand je serai grande, nous voyagerons ensemble. Tu ne m'enverras pas en Europe. Nous vivrons en Arabie. Je ne voudrai plus jamais te quitter. Quel dommage qu'on ne puisse épouser son papa ! J'aimerais un mari comme toi. Ouarda dit que j'épouserai un prince ; toi, tu vaux bien un prince, papa !...

***

La solitude qui favorisait les rêves aventureux de Siona développait aussi son vif instinct maternel. N'ayant pas de petits camarades à protéger et trouvant stupides les poupées, elle s'attacha passionnément aux bêtes. La villa de l'Agha Rachid devint une véritable ménagerie. Outre les animaux excentriques rapportés par son père et qui logeaient derrière la maison dans les bâtisses biscornues, Siona avait des pannetées de chats, des tourterelles apprivoisées, des gazelles qu'elle élevait au biberon, qui couchaient sur sa descente de lit et qui la suivaient partout, fidèles et pensives, comme les biches enchantées des contes. Mais la pitié de Siona allait surtout aux chiens, aux pauvres chiens jaunes, vilains et affamés,

souffre-douleur de l'enfance arabe, si triste elle-même. Elle les ramassait dans la rue ou les rachetait à leurs tortionnaires avec ses économies. Au premier étage de la maison, où l'air était vif et frais, elle avait installé une maladrerie, et plus les chiens étaient laids, éclopés et galeux, plus elle les aimait. Elle les promenait dans ses bras, les prenait sur ses genoux, les caressait contre son cœur.

— Regarde, maman, mon cher petit lépreux, il va mieux, disait-elle avec une tendresse infinie.

Sa mère, qui trouvait excessive et mal placée cette comparaison, grondait un peu pour la forme, mais souvent des larmes lui montaient aux yeux, et, croisant les mains, elle disait tout bas:

— O mon cher Seigneur Dieu, je te remercie d'avoir donné à ma fille un cœur si pitoyable; il la sauvera de la vanité de son père.

Quand, au printemps, Siona apprit que sa marraine avait un bébé, elle fut folle de joie et pardonna à sœur Hilda la déception qu'elle lui avait causée en devenant l'épouse du pasteur. Tous les jours, aussitôt qu'on le lui permit, elle fit le long trajet de la Villa Rachid au quartier maurestan, et, assise sur un petit banc, elle restait en adoration devant le berceau et devant la menotte lisse et chaude qui enfermait son doigt.

Le problème de la naissance la préoccupait beaucoup. Jadis, sa mère lui avait raconté que les enfants sont apportés par les cigognes qui avertissent au moins un mois d'avance les parents en claquant du bec, afin qu'ils puissent préparer le berceau et la layette. Mais, en apportant le bébé dans le lit de la mère, la cigogne devenue méchante — on ne savait pourquoi, peut-être parce qu'il fallait livrer le poupon au moment où elle commençait à l'aimer — la cigogne mordait la maman à la jambe, ce qui l'obligeait à rester plusieurs jours, parfois des semaines, couchée. A cette fable Siona n'avait jamais cru complètement, parce qu'il n'y avait pas de cigognes à Jérusalem et que cela n'empêchait pas les petits enfants de venir au monde. Son père lui avait dit que, dans une ville aussi sainte, les anges faisaient eux-mêmes office de cigognes. Mais bientôt, comme Siona vivait dans la nature, elle avait compris, et Ouarda le lui avait confirmé, que les enfants, tout comme les petits des bêtes, sortent des entrailles de la mère. Cela ne l'avait pas scandalisée. Elle trouvait au contraire cette idée de porter son petit en soi très réconfortante, parce que, pensait-elle, en passant ses mains sur sa jupe, on pouvait le caresser longtemps d'avance. Mais de quelle façon s'opérait la mise au monde, cela, elle l'ignorait, et naïvement elle se figurait qu'à un moment donné, la mère avertie appuyait sur le nombril comme sur un bouton de porte et qu'alors son ventre s'ouvrait à angles droits, bien découpés comme les vantaux d'un tabernacle, pour laisser paraître l'enfant rose et souriant, l'enfant couché dans le creux de sa mère comme le petit Jésus sur la paille. Dans l'idée de Siona, le père, alors, se penchait, sortait le bébé dans ses mains, et doucement repoussait le panneau de l'armoire qui se fermait avec un déclic sur le bouton de la porte.

XVIII

Cette même année apporta beaucoup d'émotions et de changements à Jérusalem. En Russie et en Pologne on avait cruellement persécuté les juifs, et maintenant ils accouraient éperdus et dépouillés vers la terre de leurs ancêtres. Dans les milieux protestants on organisa des secours et Siona délaissa sa léproserie de chiens pour employer plus humainement sa pitié. Mais l'aide la plus efficace vint d'Angleterre. Une société s'y forma en quelques semaines: la société des réfugiés

juifs, la J. R. S., qui quêta une fortune et l'envoya en Palestine avec des médecins, des architectes, des agronomes, avec des missionnaires et des clergymen. Car la J. R. S. voulait bien secourir et installer les Israélites dans leur patrie primitive, mais à condition de les évangéliser auparavant.

En un clin d'œil, Jérusalem se trouva enrichie d'orphelinats et de séminaires anglicans, de tentes, de conférences prosélytes, où les missionnaires distribuaient aux convertis d'une main une bible et de l'autre un bon sur la Terre promise. A la tête de cette mission se trouvait le révérend Green, qui vint avec sa famille habiter non loin de la Villa Rachid. Les parents se plurent, on se mit à voisiner, et Siona connut enfin la joie d'avoir une camarade de son âge. Ce fut pour la petite Hiérosolomitaine toute une révélation que cette amie d'Europe. Alice et Bertie, son frère plus jeune, savaient tant de choses que Siona ignorait ! Ils parlaient de *tram*, de *railway*, de *canot*, de *Punch and Judy*, de *tennis*, de *football* et de *cricket*. Par contre, ils ne savaient ni monter à cheval, ni brandir une fronde, ni s'exprimer dans beaucoup de langues, et les animaux de Siona, les singes, l'autruche, les caméléons surtout, les épouvantaient.

Les Green avaient amené avec eux le missionnaire Gutmann et sa femme, une Londonienne enjouée, leurs enfants, puis quelques vieilles dames pieuses, une institutrice, et Hannah, une jeune maid qui portait, comme les stewardesses du paquebot, un petit bonnet à dentelle et un coquet tablier. Alice, bien que ses cheveux tombassent encore dans son dos, portait des jupes demi-longues serrées à la taille sur un corset véritable. Elle avait des manières de demoiselle, jouait du piano, chantait les dimanches à l'église, et confia à Siona qu'elle avait eu un flirt en Angleterre et qu'elle en aurait sûrement un en Palestine. Siona, à côté d'elle, se sentait une sauvagesse. Elle n'osait plus grimper sur les arbres, ni jouer à Romulus tétant la louve, ni faire des vers, Alice trouvant tout cela « stupide » ; et Siona demanda à sa mère d'allonger ses robes et de lui acheter une ceinture baleinée.

Les deux jeunes filles ne se quittaient plus ; elles dînaient l'une chez l'autre, prenaient des leçons ensemble avec l'institutrice — Siona, qui savait tant de choses, feignait l'ignorante pour ne pas humilier son amie — secouraient des réfugiés en commun, et faisaient le catéchisme aux orphelins prosélytes. Et, puisque dans le Nouveau Testament il est dit que le règne du Christ doit être non un règne de tristesse mais un règne de joie, Mr et Mrs Green organisaient des fêtes de charité, des concerts religieux, des tombolas et des pique-nique auxquels on invitait les nouveaux convertis.

Tous les dimanches, le missionnaire Gutmann et sa femme donnaient un « high tea » dans le réfectoire du séminaire. Les parents étaient à une table, les enfants à une autre, et autour de la troisième, qui occupait le milieu de la salle, venaient s'asseoir les « élèves », jeunes gens de seize à vingt-cinq ans, qui se destinaient à l'apostolat. Parmi eux se trouvaient des hommes assez distingués, des « réfugiés » ayant commencé leurs études dans les universités de Russie et que le deuil, la misère et le découragement poussaient maintenant vers le christianisme et le métier d'évangélisateur. Nicolas Younès, un mince adolescent aux boucles d'ébène et aux joues de pêche, plut à Alice, qui le sacra son chevalier servant. Elle lui faisait de l'œil durant le repas, lui lançait des boulettes de pain, et, après la prière, lui remettait son « prayer-book » dans lequel elle avait glissé des billets et des fleurs séchées à son intention. Habituellement, on passait la soirée dans le salon de Mme Gutmann, où les grandes personnes discutaient l'œuvre de la mission et où les enfants jouaient aux charades. Quelquefois, sur l'instigation d'Alice, on organisait une sauterie. Comme les danseurs manquaient, elle avait obtenu du révérend Green la permission d'aller chercher les mieux cotés parmi les « réfugiés ». Nicolas en était toujours et Alice ne dansait guère qu'avec lui. Elle avait conseillé à Siona d'adopter pour « flirt » Salomon Cohen, l'ami de Nicolas. Mais il ne correspondait pas à l'idéal de Siona, et puis Siona n'aimait

guère danser. A grand'peine Alice était-elle parvenue à lui apprendre la polka et pour ce sautillement le jeune frère d'Alice lui suffisait comme partenaire.

Vers la fin de la soirée, Hannah, la jolie maid, avec son bonnet de dentelles et son coquet tablier, offrait des rafraichissements. Puis on chantait encore un cantique et, aux sons de *God save the Queen,* on se séparait.

Siona n'avait plus rien à envier à Elisabeth. Elle pouvait se croire très loin de Jérusalem, transplantée en quelque coin de l'Europe britannique.

⁂

En automne, la J. R. S., qui avait si brillamment débuté, éprouva quelques contrariétés. Une nouvelle société venait de se créer, la société des Sionistes, soutenue par de riches banquiers israélites qui voulaient eux aussi racheter la Palestine, mais pour y former des colonies composées uniquement de juifs. Les renégats repentants eux-mêmes n'étaient pas admis. Aussi les conversions cessèrent-elles du coup parmi le clan des réfugiés, et des aspirants prosélytes renonçaient subitement au baptême. Mais il restait les juifs natifs de Judée ; on se rabattait donc sur eux ; pour cela il fallait à la mission déployer tout son zèle ; il fallait, comme au temps des apôtres, organiser à travers la Terre Sainte une propagande évangélisatrice. Les dames anglaises applaudissaient à cette idée. On vivrait une vie biblique, on ferait du *camping.* Les enfants s'excitaient : on verrait du pays, on aurait des aventures. Alice obtint facilement de son père la permission d'être de la mission et d'inviter Siona. On devait emmener aussi un pharmacien, un médecin, un photographe et plusieurs élèves du séminaire, d'abord pour leur apprendre le métier, et puis pour qu'ils servissent d'appeleurs à leurs anciens coreligionnaires.

Mme Bénédictus, d'accord avec les Berger, n'approuva pas beaucoup ce prosélytisme « de tintamarre et de romance ». Elle n'aurait pas voulu laisser partir sa fille. Mais Siona, tout enfiévrée, supplia tant que non seulement sa mère céda, mais que son père lui promit sa propre jument et lui acheta une longue amazone de dame, un chapeau enroulé d'un voile bleu, des gants à crispin, une cravache et des petits éperons d'argent pour mettre à ses bottes d'écuyère. Ainsi équipée — elle ressemblait vraiment à une altière demoiselle — elle rejoignit un matin, suivie d'un cavalier arabe, le point de ralliement à la Porte de Jaffa. Elle faillit éclater de rire en voyant le grotesque de cette pieuse caravane. Les dames anglaises étaient enfoncées dans des caisses d'emballage suspendues aux flancs des mulets, les réfugiés montaient, Dieu sait comment, d'étiques bourriquets, Alice et son frère tremblaient d'émotion, ficelés sur une vieille cavale.

Le révérend Green, le missionnaire Gutmann et plusieurs réfugiés étaient déjà partis la veille avec la batterie de cuisine et les tentes.

On mit toute une journée pour atteindre Hébron, une journée longue, fatigante, à travers le désert de Chanaan où Siona s'énervait de ne pouvoir devancer ce ridicule cortège, sans cesse ralenti par des sangles qui cédaient, par des cavaliers qui dégringolaient, par des bêtes qui s'excitaient, au grand désarroi des dames anglaises jetant des cris de scandale et de peur du fond de leurs caisses d'emballage. Et quand enfin, vers le soir, on eut quitté la route enserrée et qu'on vit au loin, au-dessus d'une plaine, une petite ville blanche, arrondie dans ses vergers, et, en face, dans un champ d'oliviers, des tentes à pavillon britannique, Siona poussa son éperon dans le flanc de sa jument et, ivre de joie, ivre de liberté, jupe et voile flottants, elle s'élança dans l'espace, elle galopa à travers le cimetière musulman, par-dessus tombes et murs écroulés.

Trois hommes, debout sous les oliviers, la regardaient venir : Nicolas Younès, Salomon Cohen et, entre les deux, les dépassant de son élégante stature, un jeune homme en deuil que Siona ne connaissait pas. C'était l'heure de l'abreuvoir ; le

camp était vide, le cavalier arabe de Siona n'avait pu la rattraper. Alors le jeune homme inconnu quitta le groupe et vint au-devant de l'amazone. Avec une main d'une finesse extrême, il caressa le chanfrein fumant, puis scrutant le rose visage de Siona, il lui offrit galamment ses bras et, d'une habile étreinte il la déposa à terre.

— *Thank you,* dit-elle tout étourdie.

Il faisait nuit déjà quand tout le monde fut installé et qu'on put enfin dîner. On avait accroché des lampions dans les oliviers et leurs vacillantes lumières ne suffisaient pas pour éclairer tout le groupe pittoresquement installé autour d'une table pliante où étaient assis seulement les dames anglaises, le révérend Green et le missionnaire Gutmann. Siona ne put distinguer qu'imparfaitement la silhouette noire et élégante du jeune étranger à cheval sur un bât. Cependant, lorsqu'elle et Alice firent le tour de l'assemblée en souhaitant le bonsoir, il se leva précipitamment et s'inclina devant elle, comme devant une vraie dame.

— Alice, demanda Siona, quand elles furent couchées sous leur petite tente, dans leur lit de sangle, Alice, sais-tu qui est le grand monsieur qui était à droite de Nicolas?

— Oui, c'est un nouveau réfugié. Il paraît qu'il est très bien et qu'il a même eu beaucoup d'argent. Il veut se sacrifier au Christ, parce que sa fiancée est morte, brûlée vive dans une maison à laquelle les Russes avaient mis le feu. C'est pour cela qu'il est en deuil. Il n'est pas mal, mais je le trouve trop vieux. Il a vingt-cinq ans. *Good night, goosy,* et Alice souffla sur le lampion qui se balança à la hampe.

— Comment s'appelle-t-il? questionna Siona avec insistance.

— Casimir Krakowitch.

« Casimir Krakowitch! Il s'appelle Casimir! » pensait Siona.

Et, dans l'obscurité, elle vit flamber ce nom, et il lui semblait qu'il n'y avait pas sur la terre un nom plus beau que celui de Casimir!

Le lendemain, la mission devant se rendre au ghetto, on laissa les enfants et les dames anglaises explorer la ville. Hébron a une fabrique de verre où on file pour toute la Palestine ces anneaux fragiles qui encerclent les bras des femmes comme des lézards de cristal. Siona et Alice en firent ample provision. Siona songeait à Fred qui jadis lui en achetait sur le parvis du Saint-Sépulcre et ce souvenir la laissa mélancolique.

— Si nous allions du côté du ghetto? proposa-t-elle tout bas à Alice.

Alice aussi cherchait à rejoindre son Nicolas. On trouva la mission devant la mosquée qui renferme le plus ancien monument du monde, la caverne de Macpéla où Abraham enterra Sarah et où ses fils, Isaac et Ismaël, l'enterrèrent à leur tour. Mais seuls, parmi les peuples, les juifs n'ont point accès au tombeau de leur race. S'ils veulent s'y prosterner, ils doivent user d'un subterfuge et se déguiser en roumis. Les « élèves » étant vêtus à l'européenne, on les laissa pénétrer.

Siona entra derrière Casimir dans la grotte étroite. Elle en avait tant visité de ces sépulcres que celui-ci la laissa indifférente. Mais, lorsqu'elle vit le « réfugié » se précipiter à genoux en pleurant et presser sa bouche balbutiante contre la chère pierre polie, elle fut, elle aussi, secouée par une émotion sacrée. Au bout d'un moment, Casimir se leva et sortit sans la voir. Alors, vite, elle se jeta à genoux et effleura de ses lèvres la vieille roche luisante. Jamais elle ne s'était sentie tant d'amour pour Abraham.

Le soir, la mission dîna de bonne heure, autour d'une table installée sur des tréteaux au bord du campement. C'était l'heure délicieuse de la Palestine, l'heure de la poésie biblique et de la paix patriarcale. On voyait Hébron devant soi, par delà le cimetière. Des figures blanches qui s'en allaient parmi les tombes en titubant doucement avaient l'air de ressuscités qui réintégraient leurs pénates. Devant la cuisine en plein vent, des Arabes étaient accroupis avec leurs rigides manteaux à rayures et leurs houlettes de berger.

Au loin, à l'abreuvoir, on entendait un clapotis d'eau et le cri guttural des muletiers... Une sérénité évangélique se répandait sur les évangélisateurs.

Le révérend Green rendit compte de l'œuvre accomplie dans la journée, puis M. Gutmann lut le treizième chapitre de l'*Epître aux Corinthiens.*

« Quand même je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai point l'amour, je suis comme l'airain qui résonne, je suis une cimbale vide... »

Puis, tandis que les dames anglaises et les pasteurs se retiraient pour discuter le programme du lendemain, la jeunesse alla se grouper sous les oliviers. Alice s'assit à côté de Nicolas, mais Siona n'osait s'approcher de Casimir qui rêvait, pâle et triste, à cheval sur l'arçon de sa selle. Il avait jeté un burnous blanc sur son vêtement noir, et ainsi sa tête pensive encadrée de boucles blondes ressemblait à celle d'un Christ. Mais Siona admirait surtout l'élégance de ses mains et la souplesse de son corps élancé.

Comme il paraissait aristocrate, à côté des autres juifs! Sûrement, si Ouarda le voyait, elle dirait que c'est un prince.

Dans le groupe, un des élèves se mit à chanter une chanson allemande. Mais Nicolas s'écria :

— Hé, là-bas, tais-toi, le Germain ! et laisse Casimir nous chanter une chanson russe.

— Oui, chantez! chantez, Casimir! crièrent tous les jeunes gens.

Casimir secoua sa crinière, rejeta son burnous, puis, s'adossant au tronc de l'olivier, il se mit à chanter une de ces mélodies slaves profondes et déchirantes comme les *gospodis* que les moujiks sanglotent dans leur église moscovite. A chaque strophe, sa voix devenait plus ample et plus désespérée. Non, même les moujiks ne chantaient pas comme cela; les moujiks n'ont pas à pleurer autant de choses que ce « persécuté » qui chantait dans la langue de ses persécuteurs.

Secouée de frissons, Siona écoutait. Elle qui n'aimait pas la musique, comme elle aimait cette voix! Le buste dressé sur son pliant, mince et longue comme un serpent noir dans son amazone ondulante, elle regardait Casimir. Et lui, fasciné par ce frémissant visage pointu et ces fixes yeux luisants, lui aussi la regardait et semblait chanter pour elle.

La lune maintenant éclairait le camp. Une branche argentée de l'olivier effleurait le front du chanteur.

Derrière lui, Siona voyait les tentes, les veilleurs arabes, le cimetière musulman et la ville ronde où dort d'un sommeil millénaire le tombeau d'Abraham.

Que venait donc faire cette tristesse slave dans cette sereine nuit de Judée?

Une immense pitié serrait le tendre cœur de Siona.

« Les Russes lui ont tout pris, pensait-elle, sa maison, ses biens, ses parents, sa fiancée. Il devrait être heureux d'être loin. Mais voilà, la Russie est sa patrie. C'est là qu'on lui a raconté les premiers contes de fée. C'est comme pour moi. Alice dit que la Palestine est un affreux pays et que l'Europe est bien plus belle. Plus tard, comme Elisabeth, j'irai au bal, au théâtre, à l'Opéra, j'aurai honte peut-être d'avoir été élevée parmi de « sales Arabes », mais je suis sûre que je n'oublierai jamais les chansons de Ouarda. »

Casimir chantait toujours. Il semblait qu'il voulût en un soir épuiser à jamais sa mélancolie.

Les dames anglaises et les pasteurs s'étaient approchés. On applaudissait, on admirait, on s'extasiait. Le missionnaire Gutmann était ravi : quelle aubaine que cette voix! On la mettrait au service du bon Dieu et on doublerait les conversions.

Puis, Casimir dut chanter pour ces dames : *Home, sweet home,* et, pour le révérend :

Nearer my God to thee,
Nearer to thee,

que tout le monde reprit en chœur.

Dans son petit lit de sangle, Siona ne put s'endormir. Elle tressaillait, elle frémissait. Elle se mourait de douceur.

Lui! elle avait rencontré son prince! elle avait rencontré son destin! Elle entendait sans cesse sa voix, elle le revoyait, plus beau que tous ses héros de romans, mélancolique et passionné, adossé contre l'olivier, et ses boucles blondes auréolées de lune. Comment pouvait-elle ne pas l'aimer éperdument? comment ne pas lui appartenir pour l'éternité?

Certes, elle était un peu jeune pour se marier, sa mère ne voudrait jamais. Mais, on se fiancerait, on s'embrasserait, on s'écrirait, on irait se promener — à la mode allemande — bras dessus, bras dessous, et on sauverait des âmes ensemble...

— Casimir! mon bien-aimé, mon bien-aimé! répétait-elle à l'infini, en tendant ses bras dans le vide.

Du dehors, elle entendait la voix étouffée des veilleurs, l'ébrouement des chevaux, et, très loin, les cris des chacals. Quelquefois, les rideaux de la tente s'agitaient et les odeurs du camp y pénétraient avec une brise fraîche. Et, parce que cette poésie se mêlait comme dans les romans de Walter Scott à son amour, elle crut à sa fatalité.

***

Quand Siona se réveilla le matin, les missionnaires et les réfugiés étaient partis prêcher l'Evangile aux Israélites d'Hébron.

Ils ne revinrent que fort tard, avec des visages d'apôtres et des vêtements déchirés. Casimir portait même un bandage autour du front et M. Gutmann un carré de taffetas anglais collé sur la joue. Mais leur exaltation était joyeuse: ils amenaient des adeptes; depuis longtemps, on n'avait fait pareille moisson d'âmes. Cela, grâce un peu à l'éloquence de Casimir Krakowitch. De sa voix pleine et vibrante, drapé dans son burnous blanc, il avait harangué l'assemblée dans la synagogue. Lui, juif encore, persécuté des chrétiens, leur avait raconté ses terreurs, ses malheurs, son exil; puis, quand il eut attendri jusqu'aux larmes son auditoire, il avait déclaré, avec une flamme d'illuminé, que désormais il vouerait sa vie au service de ce même Christ, au nom duquel il fut persécuté.

Alors, un tumulte terrible avait éclaté. On s'était jeté sur lui, on lui avait craché au visage, on l'avait maudit: « Goyé! Goyé! renégat, blasphémateur. A mort! à mort! » et le grand rabbin l'avait frappé au front avec le rouleau de la Thora. Ils avaient dû leur salut à la fuite. Mais dehors, devant les murs, ils avaient recommencé leur prédication. On les avait poursuivis, lapidés — c'est là que M. Gutmann reçut une pierre à la joue — mais on avait fini par les écouter, et beaucoup s'étaient précipités pour leur baiser les mains.

— C'est un vrai saint Paul, notre Casimir. Quelle persuasion, quelle éloquence! répétait le missionnaire aux dames anglaises, cependant que, pâle et languissant, le jeune martyr s'était effondré sur un rustique fauteuil.

— O mon héros! pensait Siona qui avait écouté ce récit en frémissant. Mon beau héros!

Et elle fut partagée entre le regret que sa blessure ne fût pas plus grave — elle aurait tant voulu le soigner comme ses chers petits lépreux — et une sourde jalousie contre cet apostolat, que décidément il prenait trop au sérieux, car il ne l'avait pas regardée de la soirée.

La mission retourna à Jérusalem le lendemain. Casimir, remis de ses émotions, guéri de sa blessure, montait un cheval en cavalier adroit. Dans la plaine, il s'approcha de Siona et un instant ils galopèrent côte à côte. Mais la jument eut vite distancé le cheval. Alors, Siona revint vers lui, ses cheveux flottants sur le dos et son mince visage animé de plaisir.

— Quelle belle bête vous avez là! et quelle parfaite amazone vous êtes! s'écria-

t-il, avec un regard admiratif. Savez-vous? le premier soir que je vous ai vue arriver ventre à terre parmi les tombes, j'ai cru que vous étiez l'ange Ariel sur le borak ailé.

« L'ange Ariel sur le borak ailé », se répétait Siona émerveillée.

Lui, poursuivait avec tristesse:

— Naguère, j'avais, moi aussi, des chevaux, et j'aimais comme vous à m'élancer dans les steppes. Mais on m'a tout pris, on m'a tout brûlé, je n'ai plus rien.

Siona avait envie de lui crier: « Qu'importe, puisque vous avez l'amour », mais elle se contenta de lui exprimer sa pensée par un regard passionné.

Puis, pour ne pas être en reste de poésie avec lui et pour le remercier de l'avoir comparée à l'ange Ariel, elle lui dit:

— L'autre soir, quand vous avez chanté, votre voix aussi avait des ailes d'ange. Elle m'a transportée en Russie.

— En Russie? Vous connaissez la Russie?

— Non, je suis née ici; mais j'ai lu Pouchkine et Tourguenev.

— Vous êtes née à Jérusalem et vous avez lu Pouchkine? demanda-t-il, les yeux pleins d'étonnement. Quel âge avez-vous donc, mademoiselle?

— Quatorze ans, avoua-t-elle en rougissant; mais, vous savez, ce n'est pas une raison parce qu'on est née à Jérusalem pour être une *goose*. Ainsi, Alice a beau dire, elle vient d'Europe, mais elle sait — à part le piano et la danse — bien moins de choses que moi.

Et, pour lui prouver sa supériorité, elle lui cita pêle-mêle tous ses auteurs, mais surtout ceux où il y avait de la passion et de la poésie: Gœthe, le Tasse, Byron et Dante, et elle termina en lui récitant d'une voix mourante, comme si c'était son propre aveu, la plainte de Thékla dans *Wallenstein* :

All mein Streben,
All mein Denken,
Will ich in den Lethestrom versenken,
Aber meine Liebe nicht.

Casimir la regardait, de plus en plus ahuri.

— Et vos parents vous laissent lire tout cela?

— Oh! maman ne le sait pas, et papa... papa me laisse faire tout ce que je veux. Il ne contrarie jamais mes goûts.

Et Siona appuya sur cette dernière phrase, en manière de dire: Vous pouvez oser, il ne vous refusera pas ma main.

Mais Casimir ne remarqua pas cette intention, et, poursuivant sa pensée :

— Que lirez-vous donc quand vous aurez vingt ans?

Siona le regarda avec un reproche dans les yeux. Elle pensait: « A vingt ans? A vingt ans, il y aura longtemps que nous serons mariés. Je lirai vos sermons et vous lirez mes vers! »

Le chemin encaissé les sépara, et ils ne purent se rejoindre avant la fin de la route. Mais, bien que Casimir fût retourné à l'autre bout du cortège, Siona le sentait derrière elle. Elle chevauchait avec son amour, elle chevauchait avec ses rêves, et ce voyage était si merveilleux qu'elle crut vraiment sa jument changée en un borak ailé qui la transportait par delà les nuages.

En voyant se dresser les murailles grises de Jérusalem, son extase tomba et sa jument perdit ses ailes: là-haut, devant la farouche porte de Jaffa, il faudrait se quitter, il faudrait se dire: « *Good-bye!* » en présence d'étrangers...

Mais elle fut heureuse quand même de songer que toute la mélancolie de Sion se pencherait sur leurs adieux...

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

Actualités.

Il y a des livres qui tombent bien. Un ouvrage qui s'intitule la *République des camarades* (Ed. Grasset), et que son éditeur met en vitrine au moment où une commission parlementaire dose des responsabilités de ministres convaincus du « plus déplorable abus d'influence », semble vraiment avoir choisi son heure. Mais ouvrez le volume — pensé, documenté et écrit, j'imagine, bien avant les événements de ces dernières semaines — et les vérités qu'il contient et qu'il exprime, sans exagérations, avec la mesure et le sang-froid d'un observateur bien sûr de n'être point contredit, vous frapperont par leur redoutable évidence. Telles pages semblent un simple miroir où se réfléchit toute l'actualité politique, judiciaire, sociale, tout « ce régime pauvre, où il y a peu de grands scandales et beaucoup de petits, peu de malversations et beaucoup de complaisance ».

L'auteur de ce « livre du jour », M. Robert de Jouvenel, nous avait déjà prouvé, en des articles remarqués, qu'il avait du talent. Et il sait penser autant qu'il sait écrire. Pour avoir beaucoup lu Montaigne, il s'est accoutumé à raisonner avec méthode et avec sagesse. Mais peut-être ne croit-il pas plus à l'esprit des lois qu'à l'esprit des hommes. N'importe, il s'exprime avec modération et son pessimisme, qui a de la bienveillance, est plein de bonne humeur comme celui de Dickens.

Mais nous nous en voudrions de ne pas citer ici un peu de ce livre, et nous choisirons, de préférence, les lignes par quoi, dès le début, il justifie son titre :

« Michelet appelait la République « une grande amitié ». Michelet était un poète, et les temps sont changés : la République n'est plus qu'une grande camaraderie.

» Entre les hommes chargés de contrôler à un titre quelconque les affaires publiques, une intimité s'établit. Ce n'est ni de la sympathie, ni de l'estime, ni de la confiance ; c'est proprement de la camaraderie, quelque chose, en somme, d'intermédiaire entre l'esprit de corps et la complicité. »

« La démocratie qui reposait sur le contrôle s'est endormie sur la complaisance. »

« La justice est pleine d'arrière-pensées. »

« Ainsi a pu naître un régime curieux : celui du bon plaisir tempéré par les relations ; c'est la formule d'un Etat, selon Capus, où tout s'arrange.

» — Nous refusons de respecter votre droit, mais, par contre, nous reconnaîtrons volontiers des droits que vous n'avez pas...

» Sans doute, cela ne ressemble pas à la justice, mais cela aboutit à une série d'injustices qui s'amalgament, s'opposent et se tempèrent selon une formule en somme assez heureuse. »

« S'il est naïf, le nouveau député cherchera dans les couloirs et dans la salle des pas perdus les compagnons qu'il a pu souhaiter et le parti dont-il croyait être. S'il est intelligent, il renoncera très vite à les trouver. Il lui restera alors à s'inscrire à un groupe. »

« On peut se traiter à la tribune de « renégat » ou de « péril national », sans que les relations de couloirs en soient un instant compromises. Quand deux députés d'opinions irréconciliables se rencontrent pour la première fois, ils s'appellent : « Mon cher collègue ». La seconde fois, ils se tutoient. Quelquefois même ils se tutoient tout de suite. »

« Il y a moins de différence entre deux députés dont l'un est révolutionnaire et l'autre ne l'est pas qu'entre deux révolutionnaires dont l'un est député et l'autre ne l'est pas. »

« Les parlementaires, opprimés par des clientèles identiques, des difficultés analogues et une égale impopularité, sentent le besoin de serrer les coudes et de faire face à l'ennemi commun, qui est l'électeur. »

On peut se permettre de recommander particulièrement à cet « ennemi commun qui est l'électeur » un livre où certainement il trouvera beaucoup, et utilement, à apprendre.

Les législateurs ne sont point les payeurs. Il fut presque quotidiennement question, à la Chambre, ces derniers mois, de l'*Argent de la France*. Sur ce sujet, qui nous intéresse, le livre clair, de M. Pierre Baudin (Ed. Grasset) nous renseignera mieux que beaucoup de discours confus :

« Ce n'est point à coup de millions ou de milliards, écrit M. Pierre Baudin, que peuvent se régler des questions qui touchent si profondément à la vie sociale et économique du pays. Aucune rançon ne suffira jamais à compenser les œuvres inutiles et les gaspillages qui résultent de l'instabilité des directions gouvernementales. Nous pouvons témoigner par expérience des énormes pertes d'énergie qu'ont causées les passages successifs et rapides des esprits les plus divers et les plus discordants à la tête du ministère de la Guerre, de la Marine et des Travaux publics. Puisse notre pays se guérir d'un mal qui, à travers les révolutions, les monarchies, les empires et les républiques, n'a pas cessé de causer dans ses organismes de tous ordres, les avaries les plus coûteuses et souvent les plus irréparables. Que ne pourrait-on espérer de lui s'il se corrigeait de ce défaut ? »

En concluant, M. Pierre Baudin souhaite que la France trouve, dans l'exemple de sa redoutable voisine l'Allemagne, la leçon salutaire qui la détermine à ordonner sa politique sur le plan de ses grands intérêts nationaux.

Tandis que M. Alphonse Séché nous parle du *Désarroi de la Conscience française* en un livre (Ollendorff) qui généralise ce désarroi à la fois dans le domaine artistique, dans le domaine moral, dans le domaine sentimental et dans le domaine politique, MM. Marius Ary Leblond, éternels voyageurs et coloniaux érudits en même temps que romanciers personnels et puissants, cherchent à préciser quel est le sentiment de la nouvelle génération devant les problèmes passionnants de l'heure — question d'Alsace, patriotisme, action coloniale, forces morales de la France, rôle de la femme, rôle de la littérature — et quelles nécessités nouvelles dominent les rapports de la France avec les puissances slaves, latines ou les petites nationalités. En ce livre (*La France devant l'Europe*, Fasquelle) l'idéalisme et le positivisme nous paraissent, fort heureusement, se combiner, et le souci des réalisations n'y éteint pas nos étoiles.

En regard de ce que nous faisons chez nous, d'autres livres, très opportuns nous montrent ce que font nos voisins. Par exemple, dans l'*Expansion italienne* (Fasquelle), M. Albert Dauzat nous analyse depuis ses origines le mouvement impérialiste qui vient de conquérir à l'Italie, par la hardiesse et l'habileté de sa diplomatie, une grande colonie méditerranéenne et des positions de premier ordre en Orient.

M. Albert Dauzat nous explique comment l'expansion italienne a été préparée par l'émigration, et favorisée par une situation économique et financière très satisfaisante. Il expose la philosophie et les résultats de l'expédition tripolitaine. Il fait connaître le réveil du patriotisme, qui a eu des répercussions sociales et littéraires remarquables. Il dégage enfin les leçons que la France doit tirer de ces événements, et fait un exposé très neuf des rapports franco-italiens.

M. V. Cambon nous indique, avec documents, notes, chiffres irréfutables, les *Derniers Progrès de l'Allemagne* (Ed. Pierre Roger), un livre précieux mais sévère auquel les *Croquis d'Allemagne*, de Panurge, avec la si amusante couverture de Hansi (Ed. des *Marches de l'Est*), peuvent joindre, heureusement, le sourire.



Le groupe scolaire du quartier de Grenelle (XVe arrondissement) : façade sur la rue Schutzemberger.
A gauche se trouve la façade sur la rue Sextius-Michel; à droite, la façade sur la rue Emeriau; de l'autre côté, la façade sur la rue Rouelle.

ARCHITECTURE ET DÉCORATION

UNE ÉCOLE POPULAIRE MODERNE A PARIS

Pendant longtemps, en France, il ne fut question de donner à un groupe scolaire, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, un aspect sinon artistique, du moins agréable. La construction quelconque avec ses façades mornes et plates, les classes et les dégagements insalubres, incolores, sans forme, sans gaieté, faisaient plutôt penser à une maison d'arrêt qu'à un édifice dans lequel des enfants vont recevoir les premières notions ; où ils commencent à prendre contact avec la vie en apprenant à connaître les lettres, à apprécier les arts, à étudier les sciences. « L'école doit perdre l'aspect sévère et morne qui l'assimile à un lieu de souffrance, de châtiment et de réclusion. » Oui, l'école doit être tout autre que ce banal monument, laid, rébarbatif et presque hostile. C'est là que vont naître et se développer toutes les facultés intellectuelles de l'enfant ; il faut donc qu'il aime le lieu où il épelle et où il travaille, que le cadre le retienne, que les aménagements soient pratiques et commodes, que les cours où il joue et prend l'air ne soient pas entourées de murailles sévères lui faisant envier la rue et ses mille dangers. Comme le dit Couyba, « entre l'école maussade et l'école buissonnière, il y a place pour l'école harmonieuse ».

C'est de cette école harmonieuse, de cette école que l'enfant retrouve chaque matin avec plaisir, où il travaillera avec allégresse et où il se récréera gaiement que nous allons parler.

M. Louis Bonnier, l'éminent directeur des services d'architecture de la Ville de Paris, en est l'architecte. Les constructions formant cet important groupe scolaire, les cours de récréation, les préaux, les façades, tous les intérieurs, classes, dégagements, vestibules, escaliers, furent étudiés avec un soin attentif faisant preuve à la fois d'une science approfondie et d'un goût très sûr. La décoration intérieure formée par la construction elle-même est logique et sincère sans ornements inutiles, sans supercheries plastiques telles que fausses portes, fausses colonnes, imitation de bois ou de marbre ; la décoration extérieure est basée sur les mêmes principes ; les décrochements en plan et les différentes hauteurs des bâtiments donnent à l'ensemble une silhouette originale et mouvementée ; des points de couleur judicieusement placés animent les façades. La difficulté à vaincre lorsqu'il s'agit d'une école ou d'un groupe scolaire à édifier est toujours la même : faire un bâtiment d'une décoration séduisante pour un prix égal à celui dépensé pour un bâtiment sans décoration. En somme, il faut que la décoration ne coûte rien, car les questions de crédit jouent un rôle très important lorsqu'il s'agit de constructions édifiées pour le compte d'une administration.

M. Bonnier a non seulement résolu le problème en composant un groupe scolaire attrayant, il a fait plus, il a conçu et exécuté un monument qui est beau.

Le terrain de 3.809 mètres de surface forme un quadrilatère assez régulier limité par quatre rues relativement étroites : les rues Rouelle, Emériau, Schutzemberger et Sextius-Michel. Le programme très précis imposé à l'architecte indique la distribution des différents locaux :

« 1° En façade sur la rue Rouelle, du côté de la rue Saint-Charles, un bâtiment élevé d'un rez-de-chaussée et comprenant la loge et le logement du concierge de l'école maternelle, l'entrée, le parloir, la salle des adjointes, et une partie du préau de la même école.

» 2° Sur toute la façade de la rue Rouelle, un bâtiment élevé d'un rez-de-chaussée, la seconde partie du préau de l'école maternelle et deux classes de la même école, le préau, le vestibule et le parloir des filles, la loge et le logement du concierge commun à cette école et à l'école de garçons, le parloir et le vestibule de cette dernière école. Au premier étage, quatre classes pour l'école maternelle, trois classes et un bureau pour l'école des filles, deux classes et un bureau pour les garçons.

» Au deuxième étage, 6 classes, un dépôt et une salle de dessin pour les filles, un dépôt et une salle de dessin pour les garçons. Au troisième étage, 3 appartements pour le directeur et les directrices.

» 3° Sur la rue Emeriau, un bâtiment élevé d'un rez-de-chaussée et de deux étages comprendrait : au rez-de-chaussée, la deuxième partie du préau des garçons et l'atelier. Au premier étage, 4 classes et, au deuxième étage, 4 classes. Ce bâtiment serait desservi par un escalier spécial.

» 4° La surface disponible entre les trois bâtiments serait divisée pour former trois cours.

» Une cantine commune serait installée dans la cour des filles.... »

(A suivre.)

ROB MALLET-STEVENS,
architecte.

Femina

Nº du 15 Avril

DANS L'INTIMITÉ DE LA REINE MARY

PAR VALENTINE THOMSON

LA VIE ÉLÉGANTE ANGLAISE

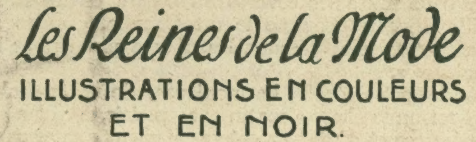
ILLUSTRATIONS EN COULEURS DE J.E. BLANCHE

LA FEMME & LE PORTRAIT

ENQUÊTE AUPRÈS DES PEINTRES ATTITRÉS
DE L'ÉLÉGANCE FÉMININE

M.M. AMAN JEAN | M.M. ABEL FAIVRE
— BASCHET — | — PAUL CHABAS
— J.E. BLANCHE | — DE LA GANDARA
FRANÇOIS FLAMENG

La Mode en couleurs
LA MODE AUX COURSES & LA MODE ENFANTINE



Les Reines de la Mode
ILLUSTRATIONS EN COULEURS ET EN NOIR.

VOIR DANS LE NUMÉRO DU 1er MAI

LE RÉSULTAT DE NOTRE CONCOURS :
LE COLLIER DE PERLES
LES PLUS JOLIS PORTRAITS DE FEMMES
EXPOSÉS AU SALON *(Gravures en couleurs)*

Le Nº du 15 MAI sera consacré aux
MODES D'ÉTÉ DE SPORTS & DE VOYAGE

Le Directeur : RENÉ BASCHET. Imprimerie de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET.